

PAGE

MANQUANTE

Le Samedi

VOL. II.—NO. 17

MONTREAL 4 OCTOBRE 1890

(PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO. 5 CTS.



POUR TOUS LES GOÛTS

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Inutile d'essayer à ouvrir une huître avec des prières.

Si l'amour donne de l'esprit aux bêtes, c'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit.

Il y a une chose dont vous pouvez toujours être sûrs; c'est que vous n'êtes jamais sûrs des autres.

Les jeunes gens voudraient être fidèles et ne le sont pas; les vieillards voudraient être infidèles et ne le peuvent pas.

La beauté finit où l'intellect commence. L'intellect est en lui-même une exagération; il détruit l'harmonie de la face.

La seule différence entre le caprice et la passion la plus invétérée, c'est que le caprice dure un peu plus longtemps.

Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion.

On vous dira que le caoutchouc ou le gutta percha sont le meilleur isolant. N'en croyez rien, le meilleur isolant connu, c'est la pauvreté.

Ce que c'est que le caprice de la langue! On ferait rire de soi, si l'on disait l'*Océan aquatique*; et l'on dit, cependant, les *Montagnes Rocheuses*.

Oscar Wilde vient de découvrir que la conscience et la lâcheté sont la même chose. La conscience est la raison sociale qu'ils ont prise; voilà tout.

"Oui, s'écriait le pochard, l'éclairage électrique est une grande invention; mais il ne sera parfait que lorsqu'il y aura une lampe à chaque trou de serrure."

Il y a certainement dans les femmes quelque chose de plus que la sorcellerie, puisqu'elles viennent à bout de gouverner les plus sages des hommes.

Il y en a qui sont venus au monde avec le génie du commerce. C'est ainsi qu'une vieille mondaine s'écriait: "Je donnerais dix ans de ma vie pour rajeunir de vingt ans."

Quand un homme se fait prendre, il l'avoue; mais il dit que c'est la faute de sa femme. Quand une femme se fait prendre, elle n'accuse pas son mari; mais elle dit que ce n'est pas vrai.

Coquille malheureuse pour le député dont parle un de nos confrères dans les termes suivants: "M. X... est plus que jamais décidé à lécher le gouvernement." C'est probablement *lâcher* qu'on avait écrit.

A l'âge de trois ans, l'homme aime sa mère; à six, son père; à dix, les vacances; à seize, les beaux vêtements; à vingt, les filles; à vingt-cinq, sa femme; à quarante, ses enfants; à soixante, il s'aime lui-même.

Bob Ingersol, le grand incroyant américain, dit que le plus grand bonheur au monde pour un homme c'est le chez soi: le coin du feu. Un journal-américain lui promet le bonheur du coin du feu pour toute l'éternité.

Le sublime existe en tout, même dans la réclame. Voyez notre confrère X... qui dit dans un article sur le nouveau cerceuil pneumatique: "Tous ceux qui l'ont employé une fois ne veulent plus en avoir d'autres."

On s'exerce quelquefois dans les longues soirées d'hiver à prononcer rapidement des phrases telles que: *Dix-huit chemises fines*; nous en connaissons une bien plus difficile que cela à prononcer. C'est: *Je me suis trompé*.

Si vous voulez vous rendre aimable en société, voici un charmant petit jeu. Lorsque le moment de payer les gages est arrivé, plongez votre mouchoir dans l'eau, passez-vous-le sur la figure, et donnez-le ensuite aux dames en leur demandant d'en faire autant.

Voici le sublime de l'hyperbole. On lit dans un cimetière Espagnol: "Ci-git Juan Pinto l'orphée Espagnol. En arrivant au Ciel, il est entré dans le chœur des Archanges; mais aussitôt que le Bon Dieu entendit cette nouvelle voix il cria aux anges: "Taisez-vous et que Pinto chante un solo."

LEÇON DE CHOSES

De Bourseplate.—Ah! ça; est-ce que vous avez perdu la boussole, de me faire un gilet sans le gousset de la montre?

Tailleur.—Pas du tout, mais comme il vous est inutile, j'ai cru bien faire en le supprimant.

De Bourseplate.—Comment, inutile?
Tailleur.—Dame, dans votre dernier gilet, il y était; le gousset, mais au lieu d'une montre, j'y ai trouvé une reconnaissance de prêteur sur gage.

QUAND ON N'EST PAS VU



(En l'une de nos...)

Sam Huelot, (tout bas).—Est-il poli, cet homme! Il s'est aperçu que nous venons de nous marier et il se cache pour nous donner une petite chance.

A UNE AMIE

(Pour le SAMEDI)

Je vois au loin l'aube sourire,
En brochant le manteau des cieux,
Et l'onde où sa splendeur se mire
De ses reflets remplit nos yeux.

La ramée ainsi qu'une lyre
Jette des sons mélodieux,
Sous les frais baisers du zéphyre,
Conviant l'amour à ses jeux.

Les parfums montent des charnelles;
Des perles brillent aux ramilles;
L'oiseau vole aux bosquets touffus;

Et, cependant, quoique tout chante,
Je suis triste et je me lamente,
Parce que je ne vous vois plus.

ALBERT FERLAND.

MOTS D'ENFANTS

La maman.—Tu me dis que tu as été au Catéchisme! Petit menteur, tes mains sentent le poisson.

Le gamin.—Maman, c'est parce que nous sommes à la page où la balaine a avalé Jonas.

Mildred.—Maman, pourquoi que les poules, les oies, les canards, ça n'a pas de dents?

La mère.—Parcequ'ils n'en ont pas besoin; ils ont un bec à la place.

Mildred.—Je comprends. Ma tante Josette qui a ce bec..., là, tu sais, c'est pour cela que tu l'appelles *vieille dinde*?

Maitresse d'école.—Rappelle-toi bien que ce que je te raconte là, s'est passé il y a dix-huit cents ans.

Lucie.—Comme le temps passe vite, n'est-ce pas?

La dame du logement voisin, à Harry.—Comment es-tu ce matin? Es-tu bien?

Harry.—Très-bien, madame, merci. Mais c'est mon oncle Pierre qui n'est pas bien, lui.

La dame.—Quoi? Qu'est-ce qu'il a donc?

Harry.—Il est mort cette nuit.

P'tit Paul.—Oh! maman, que je voudrais bien venir encore au monde!

La mère.—Qu'est-ce que tu me dis là?

P'tit Paul.—Je serai jumeau et j'aurais quel-
qu'un pour jouer.

Fred, (d'un ton impérieux).—Maman, si tu ne me donnes pas deux sous, je connais un petit garçon qui a la picotte; je vais aller l'attraper.

Grand'maman, (à Charley qui est en visite depuis au delà d'une heure, et qui n'a pas encore reçu un bonjour ni une politesse).—Et chez toi, comment ça va-t-il? Qu'est-ce que ta mère t'a dit lorsque tu es parti?

Charley.—Elle m'a dit de bien faire attention de ne pas me rendre malade à trop manger de confitures.

Maitre d'école, (enseignant le français à un jeune anglais).—Conjuguez: *J'éprouve un grand émoi*.

L'élève:

J'éprouve un grand émoi.

Tu éprouves un grand émoi.

Il éprouve un grand émoi.

Le Maître.—Crois-moi, tais-toi et asseois-toi.

Le professeur.—Quelle est la principale fin de l'homme?

Tommie.—La principale fin de l'homme est celle sur laquelle se trouve la tête.

INVITATION A LA VALSE

Lentapayer.—C'est ça qui doit faire plaisir, de signer des chèques toute la journée!

Joblot.—C'est ce qui vous trompe; le vrai plaisir c'est de, signer des reçus.

Respectons les desseins de la Providence



—Moi, je tiens comme principe qu'on aurait tort de redresser ce que la nature a fait croché.

DERNIER CHANT

(Pour le SAMEDI)

J'avais ouvert mon cœur à l'événant murmure
D'un chant doux et voilé, fait de crainte et d'espoir,
Que j'entendais toujours quand sa voix tendre et pure
Me parlait lentement, aux entretiens du soir.
Et lorsque le refrain, dont mon âme charmée
Étant avide encore, avait cessé pourtant,
Je sentais mon amour pour la personne aimée
S'en augmenter d'autant.

Je buvais à longs traits l'éblouissant sourire
Où se peignait souvent sa divine candeur,
Et qui, parfois aussi, me semblait la satire
D'un aveu trop craintif ou d'un mot trop flatteur.
Je rêvais en voyant son oeil bleu si limpide
Regarder vaguement vers la voûte des cieux ;
J'aurais voulu voler, avec elle pour guide,
Vers le séjour des dieux.

Je l'aimais d'un amour qui remplissait mon être.
Je l'aimais comme on aime alors qu'on a vingt ans.
Cet amour, embaumé comme un bouquet champêtre,
M'apportait le parfum d'un éternel printemps.
Mon âme s'élevait au contact de son âme,
Et mon cœur palpitait, sentant battre son cœur.
Mon esprit fatigué s'allumait à la flamme
De son esprit vainqueur.

Hélas ! pourquoi faut-il que dans le cœur de l'homme,
L'on ait mis cette fleur qu'on appelle l'amour,
S'il nous est défendu de la cueillir, en somme,
Avant de parvenir au beau milieu du jour ?
Au souffle du matin doucement balancée,
Ne vaut-elle pas mieux à son éclosion ?
Pourquoi ne pas garder cette douce rosée
Qu'on nomme illusion ?

Pourquoi, quand le soleil de la saison se lève,
A la vingtième année, a-t-il tant de rayons
Qu'il fait faner la fleur et s'élever le rêve
Que tout au fond du cœur en secret nous gardions ?
Il fait si bon d'aimer lorsque tout nous enchante !
Il fait si bon de vivre à chaque instant du jour
Ayant pris de son âme une autre âme qui chante
Un long hymne d'amour !

Tout à coup, sur la route où sonne la fanfare
De l'hallali joyeux et des refrains du soir,
Sur la route enchanteuse où notre âme s'égare,
L'aspect grave et sévère, apparaît le devoir.
Et comme devant lui l'Amour ferme sa chasse,
L'enivrement du cœur est bientôt effacé.
Tel on voit de nos bois les feuilles dans l'espace,
Quand le vent est glacé !

Mais la blessure est là, douloureuse et profonde,
Et le cœur se souvient, s'il ne fait plus aimer.
Rien ne vaudra pour lui, sur la machine ronde,
Le rire aimable et franc qui savait le charmer.
Puis, passionné pour la science et l'étude,
Il oubliera peut-être aux instants de labeur :
Mais il conservera la douce gratitude
De son ancien bonheur.

A l'heure tant aimée où, seul avec son âme,
Le soir, au coin du feu, l'on peut rêver si bien,
J'ai senti très souvent se réveiller la flamme,
Ainsi qu'un feu-follet, du souvenir ancien.
Ah ! je trouvais alors que c'est très beau, la vie,
Et que l'on est heureux d'aimer si tendrement ;
Que le banquet du rêve où l'amour nous convie
Est un enchantement.

Mais la voix du Devoir qui se faisait entendre,
Soudain me rappelait à la réalité,
Me disant chaque fois : " Tu ne saurais prétendre,
N'ayant que tes vingt ans, d'aimer avec fierté.
Travaille, enrichis-toi, c'est là le point suprême.
Le gousset plein d'argent, de tout l'on est vainqueur. "
Et je ne rêvais plus. Hélas ! j'ai perdu même
L'illusion du cœur.

Quelquefois, cependant, sous la lampe pâlie
Où je travaille seul, je crois apercevoir
Une image lointaine et par l'ombre affaiblie
Où je distingue encor deux yeux remplis d'espoir.
Eh bien, mon cœur alors pleure sur sa jeunesse.
Il voudrait bien vieillir car il pourrait aimer,
Et sentirait encor le parfum de l'ivresse
De nouveau l'embaumer.

PAUL VARY.

Montréal, 29 septembre 1890.

SANS RESPONSABILITÉ

Visiteur.—Voulez-vous m'accorder la main de votre fille ?

Père.—Certainement, mais à condition que vous me dégagiez de toute responsabilité.

PRET POUR LE COMMERCE

Dans une école d'horlogerie.

Professeur.—Si on vous apportait une vieille montre à réparer, que feriez-vous, tout d'abord ?

Elève.—Je demanderais le paiement d'avance.

UN ALIBI

Madame.—Brigitte, c'est inutile de nier ; c'est vous qui avez cassé ce potiche en épousant.

Brigitte.—Mais, madame, c'est pas possible, je n'ai pas épousé le salon depuis trois semaines.

LIMITE EXTRÊME

Pensionnaire.—Madame Laffameuse, je puis avaler tous les jours ce que vous nous servez sous le nom fallacieux de hachi ; mais quand, le dimanche, vous y ajoutez du raisin et que vous le décorez du nom de pâté de Noël, mon estomac proteste et moi de même.

PRIS AU MOT

Curé.—Père Jean, il serait temps que vous vous arrétiez de boire ; vous vous tuez.

Père Jean.—Voilà ! c'est qu'il y a si longtemps que ça dure, que je crois qu'il est inutile de m'arrêter maintenant.

Curé.—Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Père Jean, (après avoir réfléchi).—Tiens, c'est vrai ! Alors je vais attendre encore un petit bout de temps ! rien que pour que ça soit pas trop tard.

TROP DE BONHEUR

En chemin de fer.

1er voyageur.—Avez-vous des filles, monsieur ?

2ème voyageur (souponnant longuement).....

1er voyageur.—Pardonnez-moi, monsieur, je vois que j'ai réveillé chez vous de pénibles souvenirs. Le monde n'est qu'une vallée de larmes et de tristesses ; ma question indiscrète a probablement remis dans votre esprit le souvenir d'une belle enfant moissonnée trop tôt par la mort. Suis-je dans le vrai, monsieur ?

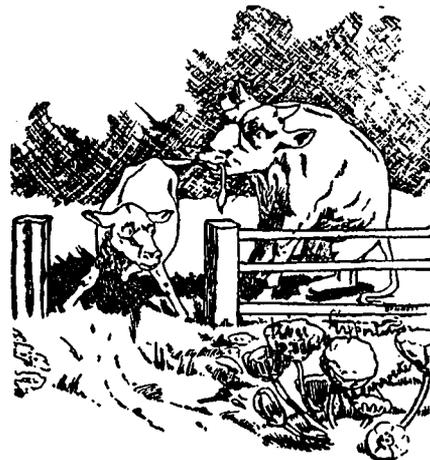
2ème voyageur.—Pas tout à fait. J'ai cinq filles, toutes filles, monsieur, et la plus jeune du lot a vingt-huit ans sonnés (et le voyageur respira plus longuement).

UNE DISTRACTION DÉSASTREUSE



Smith.—Hello !! Est-ce madame Garleheu ?... Bien. Votre mari vous fait dire de ne pas l'attendre pour souper. Il est obligé d'aller à l'enterrement de notre contre-maitre à Lachine.... Bonjour.... Oh ! Hello !! Etes-vous encore là, madame ?... Dites donc, demandez-lui donc à son retour, qu'il me téléphone quel est le cheval qui a gagné la course.

LES DANGERS DE LA POLITIQUE



—C'est de la politique, ces herbes-là ; n'y touche pas. Tous mes ancêtres au temps de la *Réciprocité* sont passés dans les abattoirs de Chicago.

UNE INVITATION DÉSAGRÉABLE

Dans l'Afrique centrale.

Roi nègre.—Dinons ensemble, face blanche.

Missionnaire.—Avec grand plaisir, mais laissez-moi faire les frais du dîner.

Roi.—C'est bien comme cela que je l'entends : je vous mangerai au ragout, si ça vous est égal.

EST-CE UNE OFFRE

Elle.—La belle saison achève, Monsieur de Froidaspect ; je songe déjà à retourner à la ville ; et vous, ne comptez-vous pas regagner bientôt votre confortable appartement à Montréal ?

Lui.—Oui, j'y déjà pensé. Mais ce qui m'attriste c'est l'idée que je vais y être bien seul, cet hiver.

QUESTION DE FOI

Au bal.

Arthur.—Est-ce que Mademoiselle Doré chante ?

Raoul.—C'est une question de foi.

Arthur.—Comprend pas.

Raoul.—Certainement ; ça dépend si tu ajoutes foi à ce que dit sa mère ou à ce que disent ses voisins.

USÉ ET CONNU

Renardeau.—Mon cher, j'ai oublié mon argent à la maison ; prêtez-moi donc un \$10, jusqu'à midi, je n'ai pas un cent sur moi.

Bonenfant.—Impossible, mais je puis vous mettre à même de vous procurer la somme d'ici à un quart d'heure.

Renardeau.—Vous êtes trop bon.

Bonenfant.—Voilà cinq cents, prenez les chars ; dans dix minutes vous serez chez vous.

LES CHANCES SERAIENT POUR LUI

Chez un barbier.

Client (se faisant raser).—Vous ne pourriez pas me prêter votre rasoir, demain ? Il me ferait gagner un gros prix.

Barbier.—Un gros prix ?

Client.—Certainement, je dois faire partie d'un *tug of war*, demain, et si vous me prêtez votre rasoir, j'enfoncerai mes adversaires, car je n'ai jamais vu un rasoir tirer aussi fort.

SOLUTION DIFFICILE

Bahleah.—Mon cher, je suis convaincu qu'un homme sans caractère doit se laisser conduire par un homme plus fort que lui.

Georges.—Hum ! alors, pourquoi n'agis-tu pas selon tes convictions ?

Bahleah.—Voilà ! c'est qu'il faut avoir beaucoup de caractère pour croire qu'un autre en a plus que soi.

La Boite aux Lettres du "Samedi."

(Pour le SAMEDI)

I

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAIL-
LONNADES

(Quelque chose à boire)

Sur le midi, sortant de la taverne,
Certain ivrogne allait je ne sais où ;
Mon homme tombe, et soudain on le berne,
Bien qu'il jouât à se casser le cou.

Quelqu'un pourtant lui dit : "Monsieur
[Grégoire,
Puisque le vin vous fait ainsi broncher
A chaque pas, vous avez tort de boire...
—Non mon ami, mais j'ai tort de marcher."

**

Je descendais, l'autre soir, dans cer-
taine rue, en compagnie d'un ami. Il
commençait à se faire tard et le temps
était noir.

—Tiens, dit tout à coup mon ami,
qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ?

—Je crois que ça ressemble à un hom-
me ivre, lui répondis-je, en apercevant le
long du trottoir, une masse noire et
immobile.

Nous nous rapprochons de quelques pas, quand
tout à coup l'ivrogne—car c'en était un—se sou-
lève et nous interpelle par :

—M'sieu ! m'sieu !...

—Que faites-vous ici, mon ami ? lui dis-je.

—M'sieu ! m'sieu ! balbutie encore l'ivrogne.

—Où demeurez-vous ? lui demande l'autre.

—M'sieu, sillez !

—Silller ?

—Oui.

—Vous ne pouvez donc pas silller vous-même ?

—Non, m'sieu, j'suis trop plein.

Nous sillons, et à l'instant une fenêtre du
troisième étage s'ouvre et nous entendons une
voix de femme qui dit :

—Ah ! te voilà, sac à vin, et tu rentres mort-
ivre. Je vas descendre, attend ! et elle referme
la fenêtre.

NOS CHÉRIS



(Stratégie pécuniaire.)

Freddie. Tu veux des monches ? Pourquoi cela ?
Johnnie. Ahle est à se faire une limonade et j'ai
envie de la boire. Tu vas voir comme c'est facile.

NOS CHÉRIS

(Plus de beurre que de pain.)



I

La vapoteuse et romanesque Adèle, pour ne pas
interrompre la lecture de son histoire, apporte des biscuits
dans le Jardin Viper.

L'homme nous regarde d'un air attendrissant
et nous dit : "Merci ! m'sieu, j'suis en veine,
j'suis reconnu."

Et nous passons outre.

**

Suivez un ivrogne, le soir, si vous voulez rire.
Je débarquais du bateau-passeur, un soir de la
semaine dernière, lorsque tout à coup, j'aperçois
un type de ce genre qui était devant moi.

Celui-ci marchait en titubant, et en parlant de
son honneur et de sa vertu.

Il tire un mouchoir de sa poche, essaie de se
moucher ; peine perdue. Une fois ! deux fois !
trois fois !

Son bras retombe inerte.

Il s'arrête alors et s'adressant à son mouchoir :

—Voyons, dit-il, ça va finir ! ça va finir... où
je prends mes doigts.

**

Le même pochard un peu plus loin, dans les
méandres de sa marche, s'accroche à un jeune
arbre.

L'arbrisseau plie ; l'homme redouble ses efforts.

A la fin, croyant avoir affaire à quelque ami
trop pressant, et, tout éploré, il crie :

—Je t'en prie, laisse-moi m'en aller !

**

Un peu plus loin, toujours le même ; il tombe
sur le trottoir.

D'autres personnes arrivent et l'on s'empresse
de le rentrer chez un voisin. Sa face est telle-
ment rubiconde qu'on croit à une apoplexie, et,
comme premier remède, on lui donne un bain
de pieds.

L'ivrogne revient à lui et, voyant les soins
dont il est l'objet, il s'écrie :

—Je vois bien le bain de pieds ! mais où c'est
qu'il est, le petit verre ?

**

Un peu plus tard, nous le transportons chez lui.

Une vive altercation s'engage entre l'époux et
l'épouse. La femme soulève son mari qui lui dit :

—Que veux-tu, ma pauvre Catherine, chacun
sa misère ! Le lièvre a le taf ; le chien, la puce ;
le loup, la faim ; l'homme a la soif.

—Et la femme a l'ivrogne, répond naïvement
Catherine.

Lévis, Septembre 1890.

AGUE ÉRITE.

II

UN PEU POUR RIRE

Quelques pensées :

—Tout le monde veut parvenir, et personne
ne veut avoir l'air d'un parvenu.



II

Tommie et Freddie profitent d'un moment de palpitante distraction pour mettre une araignée sur son biscuit.

—La femme est comme tous les êtres faibles,
elle n'ose pas où elle ose trop.

—Quand la passion entre par la porte, la
raison se sauve par la fenêtre.

**

Deux proverbes tures :

—Celui qui oublie sa tête à la maison perd son
chapeau dans la foule.

—Le feu met à l'épreuve l'or et l'or le juge.

**

Dans un hôtel de campagne :

—Madame ! il y a deux mouches qui se bai-
gnent dans le potage.

—Faites-les vite disparaître, monsieur, car si
mon mari les voyait il vous ferait payer un
supplément.

**

Aux bains de mer, le temps s'est rafraîchi.

—Vous baignez-vous aujourd'hui, cher mon-
sieur ? La mer est comme un miroir.

—Oui... et froide comme une glace !

**

Entendu sur la rue :

—On vient d'inventer un ballon dirigeable, à
Québec.

—Est-ce que c'est un ballon qui peut être
gouverné ?

—Oui.

—Mais pourquoi n'invente-t-on pas des femmes
et des belles-mères qui peuvent être gouvernées ?

NOS CHÉRIS



(Petit Journal pour Rire.)

Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur de faire quel-
ques pâtés de sable avec moi ?

Désolé, monsieur, ma bête de femme de chambre
a oublié de me mettre mes gants.

UNE PLACE DE REPOS

IV

ÉPIQUE A MILLE ***

Trouvée parmi des vieux manuscrits. Elle portait au bas : Avril 1841.

Semblable à la lyre brisée
Qui ne résonne plus,
Tu gis donc affaissée,
Car tous tes membres sont perclus.

Ton oiseau chagrin, de sa cage
Te contemple attristé ;
Il a tu son ramage...
— Il ne serait pas écouté !—

Au jardin tes fleurettes
Voulaient se bien parer,
Et se faire coquettes
Pour mériter un doux baiser !

Puis dans un langoureux murmure,
Ton ruisseau si bruyant,
En roulant son eau pure
De son air le plus caressant :

Dans l'espérance de te plaire
Par un chant plus joyeux
T'aurait dit en mystère
D'un cœur ami ces doux aveux :

“ Ecoute ma chanson naïve
“ Elle va te ravir,
“ Approche de ma rive
“ Pour saisir un tendre soupir !

“ Ma toute belle ! ma mignonne !
“ Puis-je être indifférent
“ Devant toi douce et bonne ?
“ Non... non... je t'aime... tendrement !”

Serait venue alors la brise,
Pleine de cette odeur
Du printemps qui nous grise,
Amants de la nature en fleur !

Elle eut répandu, frémissante,
Ses parfums enivrants,
Sur toi, belle indolente,
Brune, aux charmes éblouissants...

Le printemps aurait voulu même,
Dans son charmant babil
T'adresser un poème
Ruisselant des fraîcheurs d'Avril.

Hélas ! l'affreuse maladie
Sans s'occuper des fleurs,
Ni de la mélodie,
Veut t'abreuver de ses douleurs.

Et sans pitié, la cruelle
Aime à te torturer ;
Mais ton âme si belle
Saura du monstre se venger.

Allons ! courage ! l'Espérance
Préside à ton chevet,
Ne perd pas confiance ;
De guérir c'est là le secret.

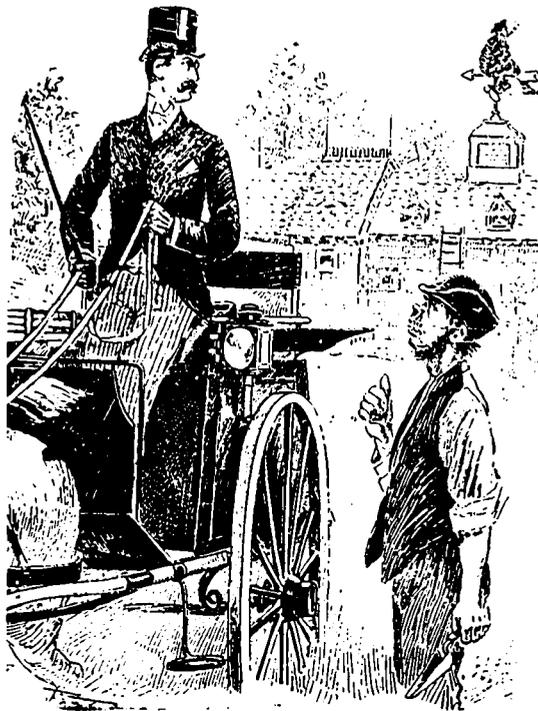
Pour copie conforme,

EDOUARD MIRAT,
Cordonnier.

LE RETOUR DES HUITRES



—Que ça remet donc un homme qu'un petit cent d'huitres dans le corps !



Monsieur Smith. (à son jardinier). Qu'est-ce que je vois donc là-haut, sur la girouette ?

Patrick. C'est mon cousin qui est à bord du navire du Prince Georges. Il s'est mis là pour se reposer et fumer sa pipe à son aise après dîner.

III

DECI DELA

Triolet à rou bœuf

Quand il s'agit de dégainer
Comme la lune, il a ses phases ;
Au combat il se fait trainer
Quand il s'agit de dégainer.
Mais lorsqu'il faut chicaner,
Il est terrible dans ses phrases ;
Quand il s'agit de dégainer,
Comme la lune, il a ses phases.

Qu'est-ce qu'un paradoxe ?

Une vérité qui s'éveille
Et gémit de nous voir dormir ;
Le phénomène de la veille ;
Le lieu comaeun de l'avenir.

MILITAIRIANA

Aux avant-postes, la nuit

La sentinelle. — Qui vive ?
Un cavalier. — Estafette du gouvernement !
La sentinelle. — Ah ! qui qu'ça fait au gouvernement ce que je lui ai fait ? Attend un peu, j'va te l'montrer. Au large ou j'tire !

Pensées d'un artilleur

A la cantine, comme dans un régiment d'artillerie, un certain nombre de canons font ordinairement une batterie.

ZIGZAGS

Un monsieur courtise une jeune fille qui est sillée un soir qu'elle s'avise de paraître dans un concert de charité.

— Tu devrais la lacher, lui dit un ami, elle ne te fait vraiment pas honneur.

— Oh mon cher ! si tu la connaissais ! c'est un ange !

— Oui, un ange des chuts !

CALCHAS.

Un collecteur à un débiteur :
— Cela fait au moins dix fois que je viens pour ce petit compte, combien voulez-vous que je vienne de fois ?
— Oh ! ne revenez plus du tout, si cela vous fatigue.

Jacques rencontre Antoine qui a une cravate nouvelle.

— Hello ! Antoine, tu as acheté une cravate ?

— Oui.

— Où l'as-tu achetée ?

— Chez Carsley.

— Quel prix as-tu payé ?

— Cinquante cents.

— L'as-tu choisie toi-même ?

— Certainement.

— Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde dans le magasin quand tu l'as achetée ?

— Cinq ou six personnes.

— Est-ce que tu es le seul qui aies acheté une cravate ?

— Non... je crois que d'autres personnes en ont acheté.

— Quelle couleur ont-ils choisie ?

— Je n'ai pas fait attention ; mais qu'as-tu à me...

— Est-ce que quelques-unes de ces personnes en ont acheté des blanches ?

— Oui, j'ai vu un homme en acheter une blanche.

— Quel âge avait cet homme ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce entre 30 à 40 ans ?

— Non, je crois que c'est entre 40 à 45 ans.

— Quand as-tu acheté ta cravate ?

— Mais... ce matin. Pourquoi toutes ces questions ? Es-tu détective... ?

— Non, mon cher, c'est que, quand je dirai à ma femme que tu as acheté une cravate, elle me fera beaucoup de questions et maintenant je puis lui répondre. Au revoir.

Dans un des restaurants de cette ville :

— Garçon, depuis combien de temps êtes-vous employé dans cet établissement ?

— Six semaines, monsieur.

— Alors, vous n'étiez pas ici quand j'ai ordonné mon déjeuner.

Au dernier bal à la salle Windsor.

— Mais vous n'avez pas de gants ?

— Ça ne fait rien, je me laverai les mains tout à l'heure.

Le comble de l'avarice :

Un de mes amis me faisait remarquer qu'un grand nombre de marchands des rues Saint-Jacques, Notre-Dame, Saint-Laurent et Sainte-Catherine, font poser leurs annonces en lettres de cuivre sur les trottoirs et de cette manière l'enseigne est toujours luisante et claire, sans que l'entretien leur coûte un sou.

J. ALCIDE C.

Montréal, 25 septembre 1890.

UNE NUANCE



Dites moi, docteur, une néphrite... c'est-y dangereux ?... Oh ! allez-y gaiement, ce n'est pas pour moi, c'est mon mari qui est pincé.

LA SOUS MAITRESSE

L'as d'une ère solitude,
Un jour de mai, le front lourd,
Le sang brûlé par l'étude,
J'errais au vieux Luxembourg.

En premenant ma paresse,
J'aperçus dans le jardin
Une jeune sous-maitresse
Dont l'œil m'arrêta soudain.

Elle était à l'ombre, assise ;
Les frémissements de l'air
Sur elle, en l'ombre incéaise,
Balançaient un rayon clair.

Les folles pensionnaires
Chantaient auprès d'elle en chœur
Ces vieux refrains populaires
Qui rafraîchissent le cœur ;

Et les moineaux dans les branches
Vite à leur bec emportaient
Les petites miettes blanches
Que les enfants leur jetaient.

Elle écoutait sans entendre ;
La flamme de ses grands yeux
Parfois brillait sous la cendre
De ses abondants cheveux.

Elle était simplement mise :
Sous un léger mantelet
Une jupe en laine grise
De ses plis droits la voilait ;

Mais quelle grâce naïve
Avaient ses gestes charmants !
Quelle beauté fugitive
Sous ses pauvres vêtements !

Quand, pour la voir mieux encore
Je m'approchai sans détour,
Je vis sur sa joue éclore
Comme une aurore d'amour.

Je devins rouge moi-même.
O desirs si tôt fleuris !
J'aurais dit tout haut : "Je t'aime !"
Qu'elle n'eût pas mieux compris.

J'oubliais déjà le monde,
Je ne songeais plus au temps...
Mais une fillette blonde,
Qui courait, cheveux flottants,

Tout à coup s'approcha d'elle
Et, la tirant par le bras,
Lui cria : " Mademoiselle,
Est-ce qu'on ne s'en va pas ? "

Elle sortit de ses rêves ;
Et, comme une grande sœur,
Vint rappeler ses élèves
Avec tristesse et douceur.

Aussitôt les jeux cessèrent ;
Les fillettes, deux par deux,
Devant elle se rangèrent
D'un petit air vertueux.

A l'écart, troublé, timide,
Je contemplais tout cela,
Lorsque, d'un coup d'œil rapide
S'assurant que j'étais là,

Elle prit sur sa poitrine,
D'un bras qu'on voyait trembler,
La ravissante blonde
Qui venait de lui parler,

Et son regard, moins farouche,
Vers le mien se relevant,
Elle mit sa fraîche bouche
Sur les lèvres de l'enfant.

Ce baiser pur fut bien tendre,
Longtemps il se prolongea ;
La fillette, sans le rendre,
Doucement se dégagea.

Et l'essaim des coëliers
S'en fut sous le ciel léger,
Regardant loin des volières
Les passereaux voltiger.

EMILE BLÉMONT.

SON POINT FAIBLE

—Chaque fois que Tapafort a l'occasion de
montrer sa force, dans une mêlée quelconque, il
y met trop de cœur et il s'essouille avant le
temps.

—Comment ça ?

—Il court trop vite.

BRUNO OU L'ENFANT PERDU

(ROMAN DE MŒURS)



I

Né de parents pauvres mais malhou-
nêtes, le petit Bruno jugea que le temps
était arrivé pour lui de se faire une posi-
tion dans le monde en fréquentant
une corde à l'imp.



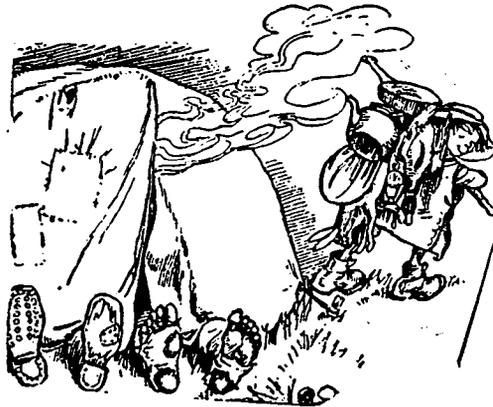
II

Au moment où il étrennait ce nou-
veau costume, passa Créedeljeim qui
dit à Grippartout : — Vois-tu, ce
petit monsieur qui court nu pieds ?
C'est évidemment un enfant de bonne
famille écarté. Il faut le confisquer.



III

—Allons, ne pleure pas, mon petit ; nous ne
l'otons tes habits que pour tâcher de trouver ton
père en les portant à la police. Comme de raison,
faut que tu passes la nuit dans notre tente.



IV

Le petit Bruno s'esquiva sur le matin avec tout
ce qui lui tombe sous la main.



V

Mais la police trouvant les deux complices avec les vêtements volés, se vit dans
la triste nécessité de les amener au violon. Quand au petit Bruno, il est bien
portant.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(Du Journal des Abruti)

LA FEMME DE MES RÊVES !

Sonnet

Hélas ! j'ai jamais d'amour, mais d'un amour sincère
Un minois chiffonné, vrai portrait de Watteau.
Lorsque je m'aperçus, la semaine dernière,
Qu'elle n'avait qu'un but, me mener en bateau.

Aimer et ne pas l'être est une mince affaire...
Pas besoin dans son dos de mettre un écriteau.
Aussi depuis hier, détaillant ma mégère,
J'ai trouvé qu'elle était droite comme un couteau.

J'ai vu que ses cheveux devenaient bien filasse,
Que ses lèvres faisaient une affreuse grimace,
Que son âme et son cœur devaient être estropiés.
Là seulement j'ai vu qu'elle avait les dents jaunes,
Que son beau teint bruni me rappelait les fauves
Et qu'elle était surtout bête comme ses pieds.

PASTILLE.

* * *

L'invalide chez le pharmacien :

—Je désirerais quelque chose pour chasser les
vers.

—Dans quelle partie du corps les sentez-vous ?

—Dans ma jambe de bois qui est toute ver-
moulue.

(Des journaux parisiens)

Louis XV était à travailler dans son cabinet :
une sœur grise est venue pour lui parler. On lui
dit que cela ne se pouvait pas. Une demi-heure
après elle revint et annonça qu'elle avait des
choses de la dernière importance à dire au roi.
Le capitaine des gardes la fit entrer. — "Sire,
je viens de la part de ma communauté féliciter
Votre Majesté sur l'heureux succès de son inocu-
lation, et lui demander sa bienveillance pour
notre couvent, qui est dans le plus pressant
besoin."

La sœur grise entra dans beaucoup de détails,
auxquels le roi parut s'intéresser ; il promit en-

fin à la bonne sœur de s'occuper de son couvent.
Celle-ci, prenant congé, partit d'un éclat de rire,
qui étonna tout le monde, et fit croire qu'elle
était folle, au point que le roi cria : "Qu'on l'ar-
rête ; mais qu'on en ait soin !" Cet ordre fit
encore plus rire l'aimable sœur, qui éclata en
disant : "Quoi ! personne ne me reconnaît."
C'était la reine qui avait voulu amuser le roi, et
s'amuser elle-même.

Entre Marseillais :

—Figurez-vous, mon bon, que z'ai une bonne,
qu'elle est d'une idée. ze l'envoie ce matin por-
ter une lettre à la poste. Arrivée devant le
bureau, qu'est-ce qu'elle fait ?

Au lieu de mettre ma lettre dans le trou, elle
la pose sur le trottoir et se zette dans la boîte.

—Té... mon bon, ça ne m'atonne pas, car z'ai
vu plus fort que ça !

Dimanche dernier, z'envoie une de mes bottes
à ressemeler, en faisant dire que z'étais pressé.
Le savetier, qui était en train de dézeuner, veut
se dépêcher tellement, qu'il coud son bifteck
après ma çausure et qu'il manze ma semelle.

Le petit Jeannot, se promenant avec sa maman
et sa sœur, rencontre à l'Esbékied un petit men-
diant qui marche pieds nus.

—Maman, dit-il, regarde donc ce petit pauvre
qui marche avec ses pieds !

—Mais toi aussi, dit sa sœur Juliette, tu mar-
ches avec tes pieds.

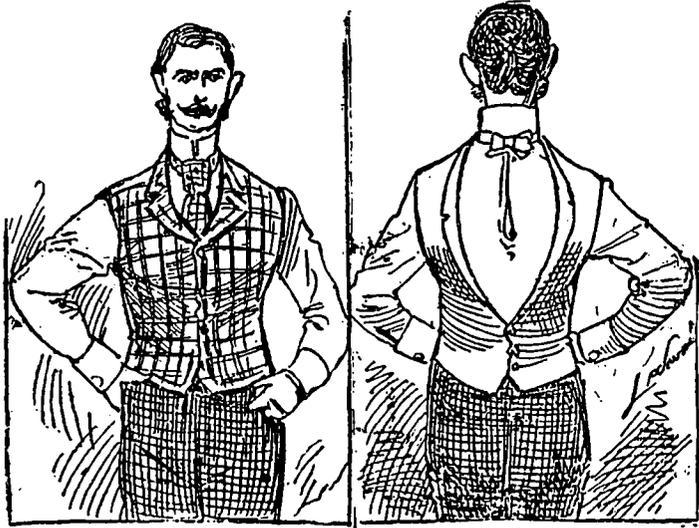
—Non, moi, je marche avec mes bottines.

LE PREMIER HOMME

George.—Eva, laissez-moi vous appeler Eve ;
alors l'illusion sera complète, et ce jardin sera
pour moi un véritable Eden.

Eva.—Comme vous voudrez, George ; mais
moi je ne pourrai jamais vous appeler Adam.
Vous n'êtes pas mon premier homme, vous. Bion
d'autres prétendants ont déjà passé par ici.

UNE RÉVOLUTION DANS LA TOILETTE DES HOMMES



I
Le gilet et la cravate durant les heures d'affaires.
II
Les mêmes cas de dos. On n'a qu'à les retourner le soir et l'on est prêt pour le bal.

SOUS SERMENT

Avocat (au témoin). — Vous disiez donc que vous vendez du lait pour vivre.
Témoin. — Non monsieur, j'ai simplement dit que j'étais laitier.

BONTÉ TARDIVE

Bienfichu (s'adressant au shérif, en marchant au supplice). — Si on m'avait, dans ma jeunesse, témoigné la moitié de la bonté qu'on me manifeste maintenant, je ne serais pas où je suis en ce moment.

DIX CENTS D'APPÉTIT

Bouleau. — Allons prendre quelque chose.
Rouleau. — Merci, je vais dîner.
Bouleau. — Ça t'ouvrira l'appétit.
Rouleau. — Merci, tiens ! j'ai juste l'argent pour l'appétit que je possède dans le moment.

MIRAGE

Vélocipédiste (en colère). — Madame, votre chien saute sur moi, chaque fois que je passe. Tenez, le voilà qui recommence. (Il part).
Vieille dame. — Sport ! Sport ! Ici !... Tu n'es pas fou, mon chien ; tu ne vois donc pas que ce sont des jambes et pas tout à fait des os !

MAUVAIS SERRE-FREIN

Conducteur. — Enfin, tu ne peux pas dire que Jabotteau n'est pas un bon orateur ; il a parlé un peu correctement aux camarades, hier soir.
Serre-frein. — Oui, trois heures de temps. Il peut faire pour le husting ; mais il serait un pauvre homme de chemin de fer.
Conducteur. — Et pourquoi ?
Serre-frein. — Il manque de facilités terminales.

MARCHANDISE RETOURNÉE

Épicier. — Comment ! vous avez pris tous ces rats dans ma cave ?
Preneur de rats. — Comme vous dites ; vous me devez 50cts.
Épicier. — Qu'allez-vous en faire ?
Preneur de rats. — Les vendre aux gens qui ont des ratiers. Ça les amuse ; les gens et les ratiers, pas les rats ; je les vends bien 60cts la douzaine.
Épicier. — Mais alors, je ne vous dois rien, c'est vous, au contraire, qui allez me payer mes rats ; car ce sont mes rats.
Preneur de rats. — Pense pas.
Épicier. — Alors, vous n'aurez pas un centin.
Preneur de rats. — Gardez-les, vos rats, s'ils sont à vous. (Il ouvre sa trappe et rend les rats à la cave de l'épicier).

UN GREC

A une table de jeu.
Oncle. — Maud, sais-tu que chaque fois que tu as le valet de cœur cela signifie que ton amoureux pense à toi ?
Nèce, (rougissant). — Ah !
Et ce soir là l'oncle gagna toute la soirée, Maud ne pouvait s'empêcher de montrer son jeu sur ses joues.

PRINCIPE D'IVROGNE

Joe. — Venez-vous Capitaine, prendre un verre avec nous ?
Capitaine. — Pas absolument ; mais n'voux pas rompre mon engagement, mon principe.
Joe. — Sortez-le donc, votre principe, rien que pour voir.
Capitaine. — V'la. Il y a deux ans je me suis promis de ne jamais rien prendre, excepté en deux circonstances : ou si je suis seul ou avec quelqu'un.

QUAND ON NE SOUPE PAS !

Avant la bataille.
Un exalté. — Mes amis, rappelez-vous que celui qui tombe au champ d'honneur soupe au paradis. L'armée est enfoncée par l'ennemi, et notre exalté est au premier rang des fuyards lorsqu'il est interpellé par un soldat :
— Eh ! l'ami, tu ne veux donc pas aller souper là-haut ?
— Ça ne me servirait à rien, je ne soupe jamais.
Et il se remet à courir.

THÉÂTRE ROYAL

La troupe de variétés "Our American Stars" a été bien accueillie au Royal cette semaine. Elle le méritait. L'auteur anglais qui a dit : "La variété est le charme de la vie" trouverait de quoi se contenter au théâtre de la rue Cotté. Cette rapide succession d'évolutions gymnastiques, de tours de force, danses, pantomimes, farces, bons mots, etc., est en effet une heureuse réalisation des variétés que nous promet le programme, et un moyen certain d'arriver à la faveur d'un auditoire qui ne demande que distraction.

La troupe qui tient l'affiche du Royal est décidément forte et mérite les applaudissements qui ne lui ont pas manqué aux représentations de chaque soir.
Chaque artiste joue bien le rôle de spécialité qu'il s'est choisie.
Signalons en passant, l'acrobate Eddie, Frank White, Mlle Rose King, gracieuse contralto, les frères McShane, pugilistes très forts, et M. John Harte que les habitués du Royal ont vu, par le passé dans les "Two Johns."

M. Gus Williems joue à merveille, les rôles de femme dont il est chargé.
M. Sam Morton et Mlle Kittie dansent à ravir.
Quant à M. Billy Carter il est impayable dans ses chansons comiques et ses imitations de caractères.
Les frères Lenton, sont deux artistes, d'une force gymnastique, fort peu commune.
Somme toute, bonne troupe, représentation invitante, attendant ceux qui iront au Royal, samedi après-midi et samedi soir.

DES VEINARDS

Madame Calino (à un mendiant). — Avez-vous des enfants ?
Mendiant. — Non madame.
Madame Calino. — En voilà qui ont de la chance !

DEUX CRIMINELS DANGEREUX

Bouleau. — Tenez, vous voyez cet homme, qui passe ; méfiez-vous de lui, il est plein de vices : c'est un menuisier.
Rouleau. — Quant à vous, fuyez celui qui vient à nous ; ses mains sont teintes de sang : c'est un boucher.

PRÉOCCUPATION ARDENTE

Mélasson. — Était-ce sérieux, ce feu que vous avez eu l'autre jour chez vous ?
Porckenhauss. — Très grave. Il est venu six voitures de pompes. Le rez de chaussée et le premier ont été détruits ; mais ma femme n'a rien su qu'après que tout était fini.
Mélasson. — Elle était sortie ?
Porckenhauss. — Du tout ; elle était au second, essayant une robe avec sa couturière.

SPIRITISME

Au restaurant.
Garçon (à un client qui l'appelle en sifflant). — Est-ce que vous appelez un chien, monsieur ?
Client. — Tiens, mais vous êtes clairvoyant, vous ! Vous lisez dans la pensée ?
Garçon. — Pourquoi, me dites-vous cela ?
Client. — Pourquoi ? Parce que j'allais justement vous demander de la saucisse.

HONNÊTETÉ

Bouledeneige. — Monsieur Hache, je vous rapporte un jambon, que mon polisson de Narcisse vous a pris hier soir. Je suis honnête, moi, je ne veux pas qu'on vole dans la famille ; le garçon a reçu sa volée et voilà votre jambon.
M. Hache. — C'est bien ça, Bouledeneige ; j'admire votre honnêteté, et pour vous récompenser je vous donne le jambon.
Bouledeneige. — Merci bien ; mais j'aime autant que vous le gardiez, il est pourri.

PLUS BEAU QUE NATURE

Amateur. — Ravissant, charmant, votre tableau ! et d'un original !
Brossanère. — Trop aimable, mais voyez-vous, moi, je ne suis rien, si je ne suis pas original.
Amateur. — Réellement, c'est surprenant. Franchement, je ne crois pas que qui ce soit, même l'archange Gabriel, ait jamais eu l'occasion de voir un ciel de cette couleur indigo. Quant à vos verveines couperose, la nature n'arrivera jamais à en produire d'aussi belles.

LA MÉPRISE D'UN VENDEUR DE LAIT



I
La cuisinière, affligée de surdité, à un apprenti vendeur de lait. — Donnez-moi un demiard de crème. Est-elle fraîche ?
II
L'apprenti vendeur prenant le correct acoustique pour une récente invention de cuisine. — Fraîche ? Je pense ! On s'en lécherait les babines jusqu'aux oreilles.

JULIE

LE PREMIER PIQUE-NIQUE DE JULIETTE

(CONTE POUR LES PETITS ENFANTS.)

C'était une grande fille, noire de cheveux, noire de peau, avec une ombre de duvet aux commissures des lèvres, — une figure brutalement charpentée et encore endurcie par un masque de petite vérole qui avait rongé par places les sourcils et les cils.

Ce n'était cependant pas une "laideur" que cette fille.

Eile avait de l'allure, presque grand air.

Depuis plusieurs mois, elle était entrée au service de madame Bernard, qui l'avait prise dans un bureau de placement recommandable, et qui avait eu sur elle les meilleurs renseignements. Elle se montrait d'ailleurs propre, zélée, et il n'y avait même pas lieu de croire qu'elle fit danser l'anse du panier.

Quant à madame Bernard, c'était une jeune femme que son mari avait laissée veuve avec deux petites filles. Elle n'avait qu'une domestique parce qu'elle ne recevait pas depuis son veuvage, et qu'en bonne ménagère elle s'occupait beaucoup elle-même de ses enfants et de sa maison : mais elle ne manquait pas de fortune ; son appartement dans un des quartiers les plus riches, était vaste et luxueux ; il y avait de l'argenterie dans ses dressoirs et des titres dans son coffre-fort.

Or, il y a quelque temps, madame Bernard était en train de déjeuner, lorsqu'un coup de sonnette tinta dans son antichambre.

—Tiens ! murmura-t-elle distraitemment, pendant que Julie allait ouvrir, qu'est-ce qui peut venir ?

Et elle continuait à faire manger à sa petite Luce un œuf à la coque dont elle venait de tailler les mouillettes.



I

II

III

Tout le monde se disposait à partir pour le pique-nique, moins la petite Juliette qui n'avait que six ans.

La maman fit bien son possible pour la consoler, et elle lui promit des montgnes de centins et de bonbons.

Mais cela n'empêcha pas la petite infatigable d'aller conter ses peines au voisin Jack.



IV

V

VI

Jack, c'est un savant. Il connaît l'histoire du Canada sur le bout de ses doigts. Il sait comment les sauvages s'y prennent pour faire leurs excursions.

—C'est la vie qui me convient, lui dit Juliette : tu vas faire le sauvage, et nous allons partir à la poursuite des blancs.

Un fois transformés en Indiens.



VII

VIII

IX

Il s'élança dans la campagne.

Jack, en sauvage, consummé, trouva la piste du premier coup, et ils la suivirent avec acharnement.

Mais c'était la piste d'ennemis terribles et nombreux qui semblaient vouloir les dévorer.

Les portes de l'antichambre et du salon s'ouvrirent et se refermèrent. Puis la bonne reparut en annonçant qu'un monsieur demandait à parler à madame, qu'il avait insisté pour entrer et pour être immédiatement reçu.

—Le nom de ce monsieur ? interrogea madame Bernard.

—Je le lui ai demandé. Il m'a dit que madame

D'ailleurs il n'y a que ma bonne dans l'appartement...

Alors il baissa encore la voix, et il articula, on scandant les syllabes :

—C'est que votre bonne est justement la personne dont il importe que je ne sois pas entendu. Je suis inspecteur de police, et la préfecture m'envoie vous avertir que cette fille doit intro-

ne le connais sait pas.

—Comment est-il ? Est-ce un monsieur bien ?

—Très bien, madame.

—Ce doit être quelque agent d'assurances.... Retournez au salon ; dites à ce monsieur de vouloir bien m'attendre.

Mais, comme la bonne quittait la salle à manger, madame Bernard se ravisa :

—Au fait, j'aime mieux me débarrasser tout de suite de cette visite. Nous finirons de déjeuner plus tranquillement ensuite.

Ce disant, elle essayait le menton de Luce, tout barbouillé de jauned'œuf, posait sa serviette, se levait et gagnait le salon.

Le monsieur n'avait pas, en effet, mauvaise tournure.

Il était correctement boutonné dans une redingote à longues basques ; et ce devait être quelque ancien sous-officier, à en juger par sa face tannée au grand air, amaigrie, zébrée de sidre, par sa longue moustache et par son impériale cirée au cosmétique, par la rigidité militaire de toute son allure.

Il salua très bas, avec une obséquiosité qui voulait être aristocratique.

—Madame m'excusera, prononça-t-il, si je la dérange, mais une affaire de la plus haute importance...

Il compléta d'un geste sa pensée, et, faisant, d'un regard, le tour du salon, il ajouta confidentiellement, d'une voix assourdie :

—Sommes-nous bien seuls ?

—Oui, monsieur, nous sommes bien seuls.

duire chez vous ce soir, lorsque vous serez couchée, deux hommes pour vous voler et vous assassiner.

Madame Bernard eut un haut-le-corps ; elle devint très pâle ; et sa voix tremblait en répondant.

—Mais, monsieur, comment savez-vous cela ?

—Parce que la police est mieux renseignée qu'on ne le croit. Madame, et que deux de nos inspecteurs ont eu la bonne fortune d'entendre la nuit dernière, dans un bal public, une conversation qui les a mis au courant du complot.

Madame Bernard, qui avait la tête forte, maîtrisa son émotion, mais le coup avait été si brusque qu'elle n'en revenait pas.

—Est-ce possible, monsieur, demanda-t-elle encore. Vous êtes sûr de cela ? Ce n'est pas une mystification ?

L'inspecteur tira son portefeuille et il y prit sa carte de service qu'il présenta à madame Bernard.

—Du reste, ajouta-t-il, si madame veut bien m'accompagner, je suis chargé de la ramener auprès du chef, où on lui fournira tous les éclaircissements relatifs à l'affaire. J'ai en bas une voiture. Je vais me faire conduire à quelque distance d'ici, madame voudra bien venir me rejoindre... dans une petite demi-heure, pour ne donner aucun soupçon à la fille.

Après avoir reconduit l'inspecteur, madame Bernard rentra dans la salle à manger, en déclarant " que ces agents d'assurance étaient tous les mêmes, qu'il n'y avait pas moyen de se débarrasser d'eux." Puis elle se remit tranquillement à déjeuner — tranquillement en apparence et même en réalité, — car toute trace d'émotion pouvait éveiller les soupçons de la bonne, et, par un effort décisif de volonté, elle s'imposait une indifférence d'attitude qui lui descendait jusqu'à l'âme. Il arrive d'ailleurs qu'en plein danger on se trouve ainsi des ressources de sang-froid qu'on ne se connaissait pas aux heures de simple appréhension. Était-il possible que cette bonne qui était là, en train de lui verser à boire, si calme, avec ses bandeaux à la vierge et son tablier blanc, dût la faire assassiner dans quelques heures ?

Lorsque le déjeuner fut fini, elle déclara qu'elle allait sortir, et, selon son habitude, pria Julie de venir la chausser.

La bonne s'agenouilla devant elle, lui prit le pied, lui laça ses chaussures, ainsi qu'elle lui faisait chaque jour, sans que madame Bernard qui la fouillait de l'œil, aperçut à son allure, à son geste, à sa mine, la plus imperceptible révélation du crime qu'elle tramait.

Maintenant, elle était chaussée. Elle mit son chapeau, son mantelet, embrassa ses petites filles ; et, quelques minutes après, elle rejoignait l'inspecteur qui l'attendait dans son fiacre.

Jamais elle n'avait mis le pied à la police.

A se sentir dans ces appartements où passe comme un souffle de crime, où l'on frôle des gardes municipaux qui remorquent par les menottes des loqueteux à têtes patibulaires, son cœur battit plus fort que chez elle, en face de sa bonne.

Mais cette mauvaise impression se dissipa lorsqu'elle fut en présence du chef de police.

Il s'approcha d'elle, lui prit les mains, la calma et lui répondit de tout, si elle avait l'énergie de suivre ses instructions.

—Vous allez rentrer chez vous, madame, lui dit-il. Vous passerez la nuit comme vous en avez coutume : vous dinerez, et, vers neuf heures, vous congédierez votre bonne en prétextant une fatigue qui vous engage à vous coucher plus tôt



X

Ils durent reculer devant ce nombre incalculable d'animosa frères et la petite Juliette allait s'évanouir.....



XI

Quand un grand monsieur la vint et leur demanda leurs noms



XII

Heureusement que c'était le meilleur monsieur de la paroisse, et il conduisit les deux petits sauvages...



XIII

Au pique-nique où la maman les reçut tout de même à bras ouverts.

quand d'habitude. Les complices de cette fille doivent la rejoindre à dix heures dans sa mansarde ; avant qu'ils n'arrivent, trois de mes hommes monteront chez vous et se cacheront dans votre chambre ; lorsqu'ils y seront, on laissera les autres tenter leur coup, et on les prendra comme à l'épervier.

Madame Bernard avait peur de manquer de force pour mener ce rôle jusqu'au bout. Elle hésitait :

—Et pourquoi ne pas mettre tout de suite la main sur cette misérable ? demanda-t-elle.

—Parce qu'il importe de la prendre, elle et ses complices, en flagrant délit. Si nous nous contentons de l'arrêter à présent, les deux autres nous échapperaient, et elle-même ne serait probablement pas condamnée.

—Maintenant, madame, ajouta-t-il, je sens que je vous demande une collaboration très pénible, et que, pour vous y prêter, il vous faudra une énergie singulière. Si donc vous voulez que nous agissions immédiatement, je suis à vos ordres.

—Non, non, monsieur ! répliqua vivement madame Bernard. Il faut que ces misérables expient leur scélératesse. J'aurai assez de courage pour vous aider dans votre œuvre de justice.

Elle rentra en effet chez elle, passa l'après-midi comme si nul souci ne la hantait, dîna, et,

vers huit heures et demie, déclara qu'elle se sentait très lasse, qu'elle allait se mettre au lit.

—Faites la couverture, Julie ; et vous pourrez monter.

Puis, lorsqu'elle eut entendu la bonne refermer sur elle la porte de l'escalier de service, elle se rhabilla et attendit. Ses petites filles étaient depuis longtemps couchées. Elle alla, dans leur chambre, les voir dormir, et, le cœur bouleversé, elle pensa aux couteaux qui se fussent abattus sur ces innocents sommeils si le complot n'avait pas été providentiellement découvert.

A neuf heures, elle ouvrit une fenêtre du salon, et s'y accouda quelques instants. C'était le signal convenu pour apprendre aux inspecteurs que la place était libre et qu'ils pouvaient monter. Elle les entendit presque aussitôt sonner en bas, à la porte cochère. Puis, ils montèrent, après s'être fait connaître au concierge, et lui avoir ordonné de laisser entrer les deux hommes que la bonne attendait.

Madame Bernard ne respira librement que lorsqu'elle leur eut ouvert. Jusqu'au dernier moment, malgré le courage auquel elle se contraignait, elle avait peur de quelque malentendu qui laissât réussir le crime. Il lui semblait que, des coins d'ombre de l'appartement, de derrière les meubles et les rideaux, les deux bandits, déjà embusqués, allaient surgir et se jeter sur elle.

UNE SPÉCULATION A VOL D'OISEAU

Maintenant, elle se sentait dans les nerfs un apaisement pareil au repos qui suit une écrasante fatigue.

Sans réfléchir à la bizarrerie de la situation, l'esprit uniquement tendu vers le drame dont elle jouait le principal rôle, elle se mit au lit, et appela les trois hommes qui se dissimulèrent sous les rideaux de la croisée, chacun avec ses armes et avec la lanterne fermée qu'il aurait besoin d'ouvrir au moment de la lutte. Puis elle éteignit toute lumière.

Ses angoisses la reprirent alors. Bien qu'elle n'eût plus aucun danger à redouter, elle avait, dans l'attente de la scène qui se préparait, une telle pulsation du sang à travers les artères, qu'elle croyait sentir son cœur élargi lui battre dans tout le corps. Elle était couverte d'une sueur glacée. A chaque instant, il lui semblait entendre ouvrir la porte de la cuisine, entendre le parquet craquer sous des pas.

Enfin le bouton de porte de sa chambre tourna, la porte fut ouverte avec précaution, et la voix de Julie articula tout bas :

—Tiens ! Elle ne s'est pas enfermée à clef ce soir !

—C'est peut-être qu'elle nous attendait ! répondit une autre voix, avec une espèce de ricane ment assourdi.

—Ça simplifie la besogne, remarqua une troisième voix ignoblement enrôlée.

—Par où faut-il commencer ? reprit la seconde voix... Faut-il d'abord barboter dans le tire-lire ?

—Mais non ! Faut commencer par refroidir la gonzesse. Elle pourrait nous déranger... brailler !... Passe-moi l'urine, Tatave... Bon ! Maintenant, par où qu'est le dodo, dis donc, Julie ?

—Là... tiens... arrive... fit la bonne.

Mais l'autre ne s'orientait pas :

—Faudrait de la lumière ! articula-t-il... Et il machonnait un juron, quand, subitement, une clarté illumina la chambre, la clarté d'une lanterne que l'un des inspecteurs venait de démasquer, en s'écriant :

—Tu veux de la lumière, mon bonhomme, en voilà ! En même temps ses camarades se jetaient sur les deux bandits qui, stupéfaits, atterrés, se laissèrent boucler sans opposer de résistance...

Et, depuis ce temps, madame Bernard trouve qu'on a tort de dire du mal de la police.

POLITESSE MARINE

A bord du *Fanvouer*, par un coup de mer :
Emile Terrien (quittant la table, l'air pensif et la mine défaite).—Au revoir.

Une voisine.—Au revoir.

L'autre voisine.—Pardon, madame ; mais ce n'est pas à nous que ce monsieur s'adresse, c'est à son dîner.

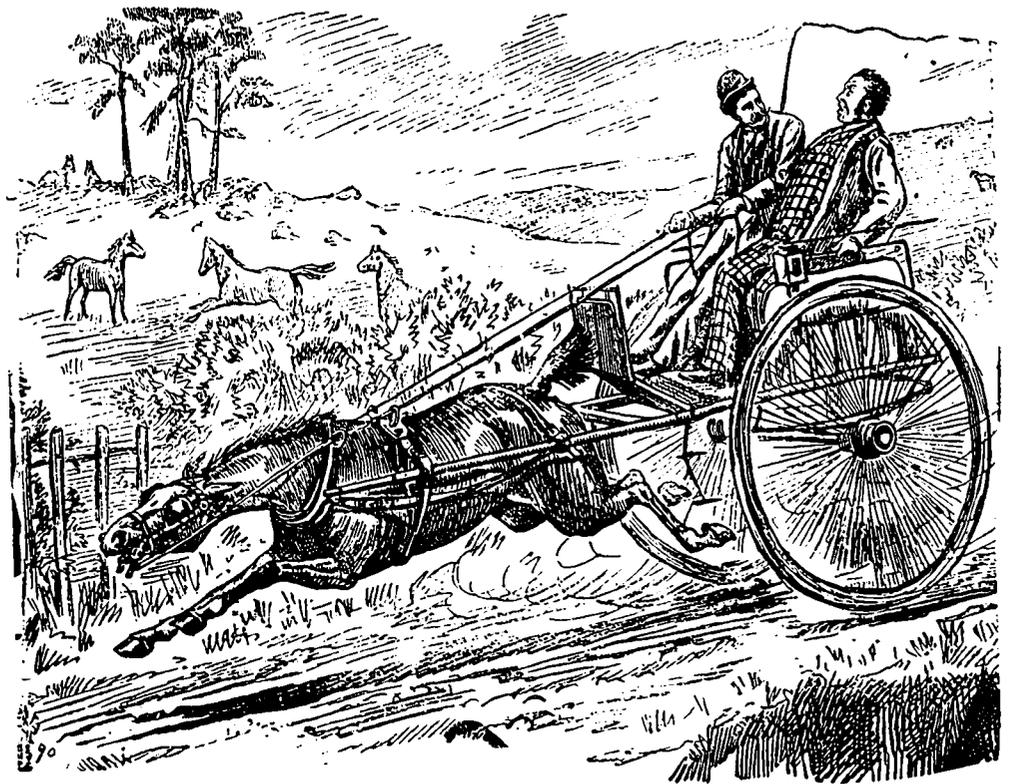
NOS CHÉRIS



(Petit journal pour rire.)

—Voyons, Gaston, ne vous mettez donc pas toujours les doigts dans le nez...

—Pourquoi ça ? Comme dit p'pa, vous vous fourrez bien le vôtre tout le temps dans l'œil !



Charley, (dont le cheval a pris le mors aux dents).—Tu vois, là où le chemin tourne tout d'un coup ? Eh bien, passé le coin, je te vends ma voiture pour quatre livres dix.

LEÇONS DE CHOSES

J'ai dit à la fleur : A quoi bon germer ?
A quoi bon parer ta corolle frêle
D'or et de velours ? Le soleil d'une aile
Trop souvent suffit pour te déformer,
Sous les pleurs de l'aube à peine es-tu née
Que bientôt le soir te verra fanée.

J'ai dit aux oiseaux : A quoi bon chanter ?
Le bois séculaire, aujourd'hui sceptique,
Est lui-même sourd à votre musique :
On n'a plus le temps de vous écouter.
Seul auprès de vous, l'oiseleur perfide
Est joyeux d'ouïr ce chant qui le guide.

J'ai dit à l'étoile : A quoi bon briller ?
Le ciel où ton œil radieux s'allume
N'en garde pas moins son manteau de brume.
Quant à l'homme, en vain tu crois le veiller.
Enfants du progrès et de la science,
Nous n'avons plus foi dans ton influence.

J'ai dit à mon cœur : A quoi bon aimer ?
Aveux, et serments, et soupirs, et flammes,
Sont des mots tout faits qui plaisent aux femmes.
A l'âge où le cœur tend à se former,
On se laisse prendre à ces ritournelles.
Mais comme il en meurt, d'amours éternelles ?...

Je pensais avoir leur assentiment ;
Mais depuis, les fleurs n'ont cessé d'éclorre ;
Sous le frais bosquet l'oiseau chante encore ;
La même lueur flotte au firmament ;
Et, sans plus goûter ma docte morale,
Mon cœur bat toujours d'une ardeur égale.

GEORGES SYLVAIN.

PROVERBES ET DICTONS

Il est mieux d'user modérément des proverbes que de les rechercher ; car ils donnent à l'auteur un ton sentencieux voisin de la pédanterie, s'ils se multiplient. Comme ils sont, en général, le produit de la raison froide et en quelque sorte l'algèbre des idées naturelles, ils refroidissent étrangement les périodes au milieu desquelles on les intercale ; on fera bien, en conséquence, de s'en abstenir partout où l'on prétend émouvoir. On ne les placera ni dans la bouche d'un personnage aimable, parce que les gens dogmatiques déplaisent, ni dans les passages qui visent à la grâce ou à l'attrait, parce que la sécheresse de l'adage ou de l'axiome est incompatible avec l'attrayant et le gracieux.

..... Un autre inconvénient du proverbe, c'est qu'il est trivial : les personnes bien élevées l'évitent, parce qu'il donne un ton tranchant, et qu'il est du bel air de se montrer conciliant et modeste. Rien ne trahit mieux son petit monde que la manie de faire du beau à tout propos. Le

proverbe, la sentence, moralisent avec un aplomb supérieur.

..... Il est rare qu'à côté d'un proverbe il n'y en ait pas un autre diamétralement opposé qui le contredise et l'efface. Ils se prêtent à toutes les mauvaises passions, à toutes les insinuations perfides ; ce sont des selles à tous chevaux, de vilaines armes, en un mot, bien qu'elles soient peu littéraires.

Qu'un misérable accuse un innocent, en rapportant des bruits vagues :—*Je n'en crois rien, ajoutera-t-il, mais la voix du peuple est la voix de Dieu.*

Si les inculpations sont trop excessives pour trouver créance :—On a fort exagéré, s'écriera l'hypocrite ; toutefois, comme dit le proverbe, *il n'est pas de fumée sans feu*, et l'impression de la calomnie reste ineffaçable.

Vous êtes accusé d'une crime dont vous êtes innocent ; l'inculpation est si ridicule, que vous riez avec mépris :—On a bien raison de dire que *la vérité n'offense pas*, dit un habile.

Si, au lieu de rire, vous avez pris la chose avec le courroux d'un cœur indigné :—*Il n'y a que la vérité qui offense*, eût dit le même habile.

La forme de ces proverbes est presque toujours plate, et repose sur une image absurde, une idée fautive.

..... Nombre de gens redisent après les Latins :—*On ne peut donner ce qu'on n'a pas*. Cependant un médecin malade peut donner la santé qu'il n'a pas.—Un homme riche et malheureux peut donner à des indigents le bonheur qui le fuit.—On donne des consolations, tout en restant inconsolable ;—on cause des chagrins dont on est exempt.—Les exceptions sont innombrables ; cette maxime est loin d'être un axiome.

Que de motifs, pour vous mettre en garde contre l'emploi des proverbes, dont beaucoup cependant sont réellement beaux et méritent la renommée qu'on leur a faite en les appelant la *sagesse des nations* ; mais alors même il faut en éviter l'abus, et se souvenir que, quelque consolante et pure que puisse être la morale qui en déroule, cette morale semblera toujours une banalité, par le fait seul qu'elle est exprimée par une forme vieillie et usée.

C'est donc plutôt pour justifier le bon sens et l'esprit de nos aïeux que pour votre usage propre que je vais chercher à expliquer le sens des proverbes les plus connus et à redresser les formes fautives de ceux que le langage populaire a altérés. Il est bon d'ailleurs, de connaître les proverbes les plus usités.

FAIRE UNE ALGARADE.—Insulte bruyante et

PINCÉE DE CONSEILS

MOYEN FACILE POUR FAIRE L'ANALYSE D'UN VIN

Voici un procédé expérimental très simple et très utile pour apprécier à priori la nature des vins. Tout l'appareil consiste en un morceau de papier buvard.

J'emploie, dit M. Gury, un système extrêmement facile pour faire l'analyse d'un vin. Il est vrai approximativement. Mais dans un cas pressé, il est susceptible de rendre des services. Puis on voit tant de vins dans une journée quand on achète, qu'on ne peut faire à chaque sorte de vin une expérience d'un quart d'heure. En moins d'une minute, avec ce système, on arrive au même résultat.

J'ai une petite fiole d'alcali, du papier buvard blanc et épais. Je laisse tomber une seule goutte du vin à expérimenter sur le buvard ; je pose la tache que le vin a produite à plat sur le goulot débouché de la bouteille d'alcali. Voici ce qui se produit :

D'abord, plus le vin est alcoolique, moins il a formé un cercle blanc autour de la tache verte. Cela se comprend. Le papier buvard a agi sur la goutte de vin comme filtre. Par capillarité, il a tiré en son cercle blanc toute la matière fluide du vin, et en a laissé dans le cercle intérieur toute la partie solide, se composant d'extract sec, tannin matières colorantes, etc. Voilà pour l'alcool.

Maintenant, quant aux matières solides, en prenant le papier, vous remarquez que le cercle intérieur est devenu vert. Posez-le maintenant à la lumière et regardez au travers. Plus le vin sera chargé d'extract sec, plus il aura formé un dépôt sur le papier.

Pour que le vin soit reconnu exempt de matières colorantes, il faut que le cercle extérieur soit resté blanc. S'il est devenu jaune, rose ou autre, c'est que le vin a été coloré artificiellement. Le cercle intérieur doit être vert bouteille, foncé plus ou moins, à proportion de sa couleur.

Ces procédés sont très expéditifs et ne coûtent rien.

CLASSIFICATION SCIENTIFIQUE

Bummer.—S'il vous plaît, ne dérangez pas mes photographies féminines : elles sont classifiées avec soin.

Snobber.—Par ordre alphabétique ?

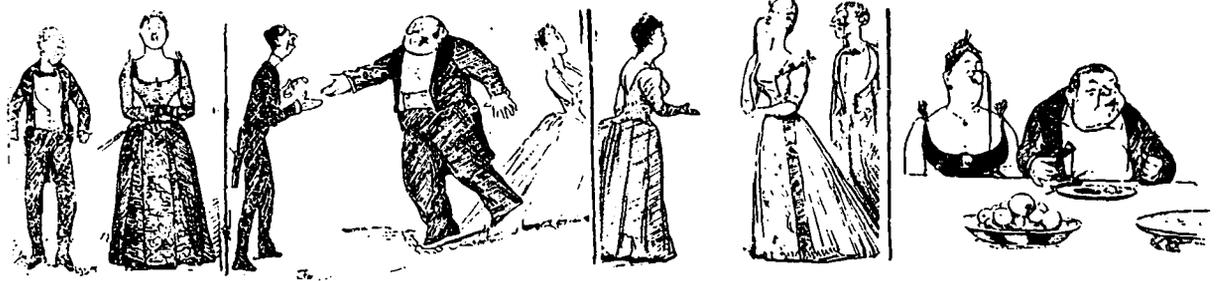
Bummer.—Non, suivant leur dot.

PAS DE DIFFÉRENCE



Delle Quarantaine à sa jeune amie. Tu vois, je me suis achetée un chapeau comme le tien. Voilà une de ces choses qui ne me trahissent pas, moi. Je sais que tout ce qui te va me va également bien et je n'ai qu'à me régler sur toi.

LA SOIRÉE DE MONSIEUR ET MADAME ONSMARRACHE



I (S² du soir.)
Le premier coup de sonnette. Un certain frisson fait le tour du salon. Soyons graves.
II Monsieur Onsmarrache. Tiens, ce bon M. de Laporcherie ! Enchanté ! (A l'imbécile qui déchire la robe de ma femme !
III Madame Onsmarrache. Chère Mademoiselle Pécourra, allez-vous danser, au moins, ce soir, plus que chez madame Grosdeuxsous, la semaine dernière ?
IV Le malheur a voulu qu'à table madame Langugile, remarquable par son esprit, fut à côté de M. Machoirdeur, dont les talents ont une autre sphère.



V Tandis que Monsieur Louvecomprou, qui est fils des historiens de cent ans, se trouvait entre deux artistes des plus délicieusement accrus.
VI Aussi les couples n'étaient pas sortis de la maison que les critiques commencent déjà. — Oui, disait M. Pécourra, notre fille n'a dansé qu'avec M. du Bonpain qui a la spécialité de consoler celles qui font tapisserie.
VII (4 heures du matin.) Tu t'es conduite comme une buse. — C'est toi qui es la bête. (Si vous voulez savoir la cause du vacarme qu'on entendait l'honneur qu'il est chez Monsieur Onsmarrache, demandez cela au fidèle Jacques.)

UNE CURIOSITÉ JUDICIAIRE

CONTRAT DE MARIAGE EN VERS DÉCLARÉ VALABLE PAR LE TRIBUNAL CIVIL, EN 1837.

Rien de moins poétique assurément que le style notarial, et c'est avec quelque raison qu'on désire voir disparaître enfin des actes notariés ces locutions usées, ce vieux style des anciens tabellions, dont les circonlocutions répondantes et les pléonasmes sont bons peut-être à remplir des rôles, mais ne servent souvent qu'à receler des difficultés et des obscurités fécondes en procès.

Or, voici un notaire, partisan sans doute de la réforme, qui ne s'est pas contenté de vouloir parler français, mais qui s'est fait poète, si toutefois l'œuvre n'est pas due à la plume maligne d'un clerc.

Nous croyons devoir reproduire ce document poético-judiciaire, qui fut soumis au tribunal de Bourgoin, en 1837, à l'occasion d'une question de rempli.

Par-devant X... ont comparu les sieurs et dame X...

Article premier.

Lesquels, ayant promis de se prendre en mariage, Veulent qu'un nœud légal et requis les engage, A peine de dépens et condamnations, Pour être mariés sous les conditions Que d'un commun accord, comme suit, ils arrêtent.

Article deuxième.

Au régime dotal les époux se soumettent, Et les biens de la femme, actuels, à venir, Sont tous constitués sans en rien retenir. Cependant, le futur en pourra passer vente A charge de rempli, pourvu qu'elle consente.

Article troisième.

Son trousseau, composé d'effets, linges, habits Et prisé trois cents francs par les communs amis, L'époux le recevra le jour du mariage : La célébration en deviendra le gage.

Article quatrième.

Le père de l'épouse, en faveur du présent, A sa susdite fille a fait don et présent De quatre mille francs en espèces de France, Que le futur reçoit et dont il fait quittance, Plus lui donne ledit six paires de dras fins Six oreillers en plume et quatre traversins, Une commode, un lit, six nappes, vingt serviettes, Trois cuillers en argent, en argent trois fourchettes ; Ces effets, seulement, donnés par préciput, Sont prisés trois cents francs pour fixer le tribut, Sans être aliénés, car l'épouse future

Pourra, s'il lui convient, les reprendre en nature. Ou bien en exiger le prix estimatif. Comme pour le trousseau, le jour du mariage De ces effets donnés vaudra quittance et gage.

Article cinquième.

Et les futurs entre eux se font donation De l'usufruit des biens de leurs successions, Desquels le survivant aura la jouissance ; De fournir caution s'accordant la dispense ; Mais s'ils ont des enfants, le susdit usufruit De la franche moitié se trouva réduit.

Et ainsi convenu, sous toutes garanties, Dont acte fait, passé, lu devant les parties, A Bourgoin, en l'Étude, où se trouvaient présents Les témoins bas nommés, au dit lieu demeurans : Messieurs Louis Orsel, adjoint à la mairie, Antoine Deschenaud, maître d'hôtellerie ; Lesquels, ainsi que nous, et chaque contractant, Après lecture faite, ont signé le présent.

A l'occasion de ce singulier contrat de mariage une grave question de droit s'était élevée devant le tribunal. Voici à quel sujet. Après la mort du père de l'épouse, le mari, qui avait recueilli dans sa succession un mobilier considérable, le vendit, et lorsqu'il voulut en exiger le prix, l'acheteur refusa de payer, sous le prétexte que l'époux devait, aux termes de son contrat de mariage, faire le rempli du prix des biens de sa femme, obligation qui s'appliquait aussi bien aux meubles qu'aux immeubles. Ce système ne prévalut point, et le tribunal décida (*Gazette des Tribunaux* du 13 avril 1837) que l'intention des parties avait été de soumettre seulement la vente des immeubles de la femme à la charge de rempli. Il exprima d'ailleurs son étonnement justifié de l'oubli que le notaire avait fait de la gravité de ses fonctions, en traitant un acte solennel comme un pur badinage.

MAUVAISE PAIE

M. Sanslesou.—Commaissez-vous bien l'homme qui vient de vous parler ?

M. Grossac.—Beaucoup, pourquoi ?

M. Sanslesou.—Croyez-moi, méfiez-vous de lui, il ne paie jamais ce qu'il doit.

M. Grossac.—Vous badinez ; je sais, au contraire, qu'il paie régulièrement et ponctuellement.

M. Sanslesou.—Vous êtes mal informé. Ainsi, je lui ai écrit il y a une quinzaine, lui demandant de me prêter \$100, et il me doit encore, une réponse.

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

La lettre du pirate était terrible de concision et de clarté.

Elle disait :

« Pendant que vous perdez votre temps à nous faire endurer les tourments de la soif, votre fille et Conception sont entre les mains de mes hommes.

« Elles courent les plus grands dangers, car j'avais annoncé une absence de cinq jours, et je suis parti depuis six.

« Hâtez-vous de me délivrer, si vous voulez revoir votre enfant pure et vivante. »

Bouléreau bondit à la lecture de ces derniers mots.

— Mille millions de pipes cassées ! grommela-t-il.

« Mon idée n'était bonne qu'à moitié !

« Avec cette sale engeance de pirates, on n'est jamais sûr de réussir.

« Mais patience !... »

« Nous allons d'abord voir un peu si tout ça est bien vrai... »

En même temps le squatter s'était approché de l'un de ses hommes.

— Va me chercher Grandmoreau à l'autre embuscade, ordonna-t-il.

L'ordre fut lentement exécuté.

Quelques minutes après, le Trappeur rejoignit le colonel et Bouléreau.

Il prit connaissance de la dépêche du John Huggs.

M. d'Eragny, dont l'énergie avait eu raison de l'émotion du premier moment, le questionna.

— Que décidons-nous ? demanda-t-il.

« Il faut agir sans retard.

« Faisons ces pirates prisonniers.

« Nous les garotterons avec soin. »

Le Trappeur réfléchit une minute.

— Ne précipitons rien, dit-il.

« Il faut avant tout mettre la main sur le capitaine.

« Nous allons manœuvrer dans ce but.

— Soit, dit M. d'Eragny ; mais, pour Dieu ! hâtons-nous !

— Attendez-moi, fit Bouléreau, je vais aller observer de près MM. les pirates.

« Je parlerai à leur chef des conditions que nous faisons.

— Que nous imposons ! accentua Tête-de-bison.

« Ne prenez, ajouta-t-il sur un ton singulier, que les engagements possibles.

« Et surtout désarmez.

— Comptez sur moi, répondit Bouléreau d'un air d'intelligence.

Et il se mit à descendre dans la direction du défilé.

Bientôt il arriva à la roche qui le fermait.

Il se hissa sur le sommet et disparut dans l'intérieur du canon.

— Imprudent ! fit Grandmoreau en le voyant s'aventurer seul parmi les pirates.

Cinq minutes après, Bouléreau revenait, mais par une autre route ; il avait découvert un étroit passage que le rocher, en glissant dans le canon, avait laissé libre.

Le squatter dégagna et agrandit ce passage qui d'ailleurs n'aurait pu servir aux pirates, s'ils l'eussent trouvé.

Précédé de John Huggs désarmé, il se dirigea vers ses amis, après avoir tiré à l'extérieur les fusils et autres armes enlevées aux pirates.

Grandmoreau remarqua qu'il n'avait pas pris la peine de reboucher le passage, et qu'il ne regardait même pas derrière lui.

— S'ils ne sont pas morts, ils n'en valent guère mieux, se dit un Trappeur en voyant John Huggs grimper péniblement la pente rapide et hérissée du rocher.

Quand le chef des pirates arriva sur une sorte de plate-forme où l'attendaient M. d'Eragny et Tête-de-Bison, il était haletant et brisé de fatigue.

— Encore un coup ! dit Bouléreau en lui tendant sa gourde contenant un mélange d'eau et de rhum.

Sans répondre, John Huggs tendit la main et but avidement.

Après quelques secondes, le squatter, toujours jovial, reprit sa gourde en disant :

— Assez, assez, mon ami !

« Vous allez mettre votre petit estomac dans l'embarras.

« Pas de bêtises !

« Nous tenons à conserver votre précieuse existence. »

M. d'Eragny, voyant enfin John Huggs en état de lui répondre, mit fin aux plaisanteries de Bouléreau.

— Où est ma fille ? demanda-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Elle est entre les mains de deux cents de mes hommes, répondit John Huggs.

— Voulez-vous et pouvez-vous nous la rendre, ainsi que Conception ? questionna le colonel.

— Je le veux et le peux, dit le pirate avec assurance.

— Vos conditions ? demanda encore M. d'Eragny.

John Huggs allait répondre.

Grandmoreau s'interposa.

— Peux-tu affirmer, dit-il, que les femmes n'ont eu à subir aucune violence aucun attentat ?

— Elles n'avaient rien à craindre pendant les cinq jours que je devais être absent, répondit le pirate.

« A partir d'aujourd'hui, elles ont tout à redouter.

— Marchons ! s'écria le colonel vivement surexcité par ces dernières paroles du capitaine.

— Un instant ! dit gravement le Trappeur.

« Le colonel te demandait à l'instant tes conditions.

« Tu n'en a pas à nous faire.

« Et je vais te dicter les miennes.

« Ta vie est entre nos mains.

« Tu nous rendras les prisonnières, et nous te conserverons la vie et te mettrons en liberté quand nous jugerons utile.

« Si tes brigands se sont conduits en brutes féroces avec les deux femmes, tu seras pendu. »

— Parfaitement raisonné, conclut Bouléreau.

« Voilà comme je comprends les traités.

« Et vu que le citoyen capitaine tient à l'enveloppe de coquin qui lui sert de peau, nous sommes à peu près sûrs qu'il va nous conduire par le plus court chemin. »

M. d'Eragny et Grandmoreau ne s'étaient pas arrêtés à écouter le bavardage du squatter.

Quand tout fut disposé, le Trappeur consulta John Huggs sur la marche à suivre, et la petite troupe se mit en marche.

— Et mes hommes ! avait demandé le pirate.

— Je vais m'en occuper, répondit Tête-de-Bison.

« En tout cas, ceux qui nous suivent déci-

deront de leur sort.

Par ces paroles, le Trappeur laissait supposer au chef des pirates que les dix hommes

qui l'entouraient ne formaient qu'une sorte d'avant-garde précédent un nombreux détachement.

Cependant Grandmoreau prit Bouléreau à part.

— Dans une heure, je vous rejoins, dit-il.

— Où allez-vous ? demanda le squatter.

— Accomplir un acte de justice, répondit Tête-de-Bison avec une sombre énergie.

« J'emène un de nos hommes.

« Faites bonne garde.

« Je serai expéditif.

Les deux hommes arrivèrent bientôt au défilé.

Ils y pénétrèrent par le trou qu'avait élargi Bouléreau.

Un spectacle de désolation s'offrit à leurs yeux.

Les chevaux, à demi-morts de soif, erraient çà et là, léchant les pierres que n'échauffaient pas les rayons du soleil ; d'autres s'étaient couchés, complètement épuisés.

Les pirates vivaient tous ; mais pouvait-on appeler vie le reste de souffle qui les animait encore ?

Grandmoreau jeta un rapide coup d'œil sur cette épouvantable scène.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit.

Tête-de-Bison tira froidement un paquet de corde de sa gibecière.

Et le tendant à son compagnon le squatter :

— Tiens ! dit-il.

« Coupe cette corde en autant de longueurs que tu vois de pirates.

« Et à chaque bout fais un nœud coulant. »

Le squatter se mit aussitôt à la besogne. En quelques minutes, il eut terminé.

— Tu vois, continua-t-il, ce mélange, au milieu du défilé ?

— Je le vois.

— Remarque ces cinq grosses branches horizontales qui forment autant de potences naturelles.

« Ces branches sont à une hauteur convenable, et elles peuvent porter chacune quatre bandits.

« Attache donc tes cordes solidement à ces rameaux, et dispose les nœuds coulants aussi bien que possible.

« Dépêchons !

« J'ai hâte d'en finir avec ces vermines. »

Le squatter eut terminé ses lugubres préparatifs en peu de temps.

Il travaillait avec l'habileté d'un bourreau anglais.

Quand il eut achevé il revint aider Grandmoreau à transporter les pirates.

Chaque bandit fut hissé à une hauteur convenable, le nœud coulant lui enserra le col, et bientôt dix-neuf corps se balançèrent à deux pieds au-dessus du sol.

Cependant un vingtième pirate restait vivant.

Tête-de-Bison le rappela à la vie.

— Je suis Tête-de-Bison le Trappeur, lui dit-il.

« Tu es mon prisonnier.

« Ta vie m'appartient.

« Je te la laisse provisoirement, parce qu'elle m'est utile. »

Et Grandmoreau, montrant les pendus, ajouta :

— Vois tes dix-neuf compagnons, voleurs et assassins comme toi !

« Ils ont expié leurs crimes. »

Le pirate fixait un regard hébété sur les corps, auxquels le vent, agitant les branches de l'arbre, imprimait un léger balancement.

Il trouva pourtant la force d'articuler une question :

« Et... et le... le capitaine ? dit-il péniblement.

— John Huggs s'est rendu, répondit Grandmoreau.

« Il est notre prisonnier.

—Prisonnier !...

« Vivant !... murmura le pirate en faisant quelques efforts pour rassembler ses idées.

Puis, comme inspiré par une subite réflexion, il demanda avec un accent de soupçonneuse et intense curiosité :

—Il s'est rendu ?... seul ?

« Il nous a donc abandonnés ? »

A cette question, le visage du Trappeur prit son aspect de hérisson en colère.

Grandmoreau riait.

Imbécile ! répéta-t-il.

« Tu as cru que ton fameux John Huggs était homme à se sacrifier pour un tas de che-napans comme vous autres !

« Il a pensé à racheter sa vie.

« Mais, en vrai chef de brigands, il a oublié ses compagnons. »

On vit alors la face du brigand, blémir affreusement, ses nerfs se tendre, ses poings se crispier, ses dents se serrer, ses lèvres se pincer, ses narines frémir, ses yeux s'injecter de sang.

--Miserable lâche ! murmura-t-il.

« Nous abandonner !... »

Tête-de-Bison observait le pirate.

Il l'entendit, le comprit et frotta joyeusement les mains.

—Bonne besogne ! se dit-il.

« J'ai une fameuse chance, et je suis tombé sur une canaille de premier choix.

« John Huggs a un ennemi de plus, un ennemi intime, comme dirait ce farecur de Sans-Nez.

« Ça va bien !

« Ce coquin nous débarrassera de son chef, si je ne trouve pas le moyen de le pendre après avoir retrouvé celles que nous cherchons. »

Ces agréables réflexions faites, Tête-de-Bison dit au squatter :

—Va détacher du mêlèze la vingtième corde qui reste inoccupée.

« Elle va nous servir. »

Le squatter détacha la corde et l'apporta.

—Tes mains eroisées derrière le dos ! commanda Tête-de-Bison au pirate.

Celui-ci obéit.

Ses deux poignets furent solidement attachés.

—Maintenant, fit le Trappeur, en route !

Les trois hommes se dirigèrent du côté du défilé où le passage était possible.

Tout à coup, pris d'une réflexion subite, il commanda :

—Halte !

« Nous devons compléter notre besogne, » dit-il au squatter.

Celui-ci répondit par un geste interrogatif.

—Nous avons de l'eau à deux pas, continua le Trappeur, allons emplir nos peaux de boue et ne laissons pas périr ces malheureux chevaux.

—Mais comment les faire sortir du défilé ? demanda le squatter.

Cette question n'embarrassa pas le Trappeur.

—Nous ferons sauter l'une des roches qui le bouchent, dit-il.

« J'ai encore de cette fameuse poudre que le comte m'a donnée et qui ferait éclater du fer.

Cette résolution de Tête-de-Bison fut rapidement exécutée.

La mine fut pratiquée ; la roche, brisée, émietlée se dispersa de toutes parts.

Le passage était libre.

Les chevaux furent abreuvés et pour ainsi dire ressuscités.

Grandmoreau choisit les douze qui lui parurent les plus vigoureux et laissa les autres en liberté.

Puis, en ayant attaché six en file, il fit monter le pirate prisonnier sur le premier et se mit en selle sur le second, remorquant les autres derrière lui.

Le squatter imita Tête-de-Bison, et les trois hommes avec leur remonte de douze mustangs superbes se mirent en marche pour rejoindre leurs compagnons.

Tout en descendant les pentes rapides et en longeant les sentiers étroits le long des précipices, Grandmoreau se réjouissait à l'idée de faire une surprise agréable au colonel d'Eragny et à Bouléreau.

—On ne dira pas que j'ai perdu mon temps, murmura-t-il avec satisfaction.

« Nous avons mené notre expédition tambours battants.

« En moins de trois heures, nous avons jugé et pendu dix-neuf pirates :

« Fait sauter des rochers :

« Capturé vingt chevaux.

« Voilà ce que j'appelle du temps bien employé ! »

Et le brave Trappeur se frottait vigoureusement les mains, signe évident d'une intime et profonde satisfaction.

Après une marche forcée de près de cinq heures, nos deux hardis compagnons et le prisonnier rejoignirent leurs amis.

A la vue des chevaux, M. d'Eragny ne put retenir un cri de joie.

Il s'élança vers le Trappeur et lui prit la main en s'écriant :

—Enfin ! des chevaux !...

« Mon cher Trappeur, vous pensez à tout.

« Nous allons pouvoir gagner un temps précieux peut-être. »

Bouléreau, de son côté, vint féliciter Grandmoreau.

Après deux grands jours de marche, M. d'Eragny et sa petite troupe arrivaient en vue de la masse rocheuse sous laquelle se trouvait le palais des pirates.

John Huggs, qui avait fidèlement guidé ses vainqueurs, venait de donner le signal de faire halte.

Le pirate épargné par Grandmoreau fut amené devant son chef, et celui-ci le chargea de transmettre à ses lieutenants l'ordre formel de lui amener mademoiselle d'Eragny et Concepcion.

Il allait partir, quand on entendit le bruit crépitant d'une fusillade.

Ce bruit partait même de l'endroit qu'il avait désigné comme étant l'entrée de sa grotte.

Nous ramènerons le lecteur dans le brillant repaire des pirates.

Au dehors, l'obscurité d'une nuit sombre couvre la savane et enveloppe la montagne.

Le soleil a quitté l'horizon depuis trois heures.

Il y a cinq jours pleins que John Huggs est parti.

La parole donnée sur le dieu Dollar a été tenue religieusement ; mais voilà les bandits délivrés de leur serment.

Et les deux cents sont réunis dans leur souterrain.

Et ils ont diné ; ils boivent maintenant, ils jouent, se disputent et se battent, comme toujours.

Mais au dessus de ce désordre ordinaire plane une agitation inaccoutumée.

On se dispute plus fort et on se bat moins.

Il s'agissait des prisonnières.

Qu'allait-on faire ?

Qui les aurait ?

Qu'un seul les voulut et les autres se réunissaient contre lui.

Deux hommes travaillaient activement à imprimer une direction à cette agitation.

Grand Seize et Petit Dix-huit, le directeurs du *café du XIX siècle*, abandonnaient

à tour de rôle leur établissement pour circuler dans toutes les parties du souterrain.

Ils allaient de groupe en groupe, parlant bas aux uns, discutant à haute voix avec d'autres, paraissant enfin se livrer à une active propagande.

De temps en temps, ces deux personnages se rencontraient, échangeaient un signe d'intelligence ou quelques mots dits à l'oreille, et reprenaient leurs allures.

« Nous allons jouer les prisonnières. »

Cette proposition séduisit les pirates.

Un tonnerre d'applaudissements éclata.

Les bravos se succédèrent sans interruption pendant trois minutes.

L'orateur fit signe qu'il avait encore à parler.

Le silence rétablit.

Il continua :

—Comme il ne faut pas de tricheries, il est indispensable de bien s'entendre avant de commencer le jeu.

« Nous allons nous diviser par nationalité.

« Anglais, Américains, Français, Espagnole, en un mot, les hommes de chaque nation représentée ils joueront alors *la belle*, et les femmes appartiendront aux deux derniers vainqueurs.

« Ça vous va-t-il ?

—Oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts.

« Adopté !

« Bravos !

—Aux cartes !

—Aux dés !

—Aux dominos !

—Au billard !

Pendant cinq minutes, ce fut un tumulte et une agitation indescriptibles.

Soudain le silence, se fit de nouveau.

L'orateur était remonté sur sa table et faisait force signes pour être écouté.

Il put parler :

—Un dernier mot ! dit-il.

« Les premiers gagnants feront la belle au billard... »

« A la poule. »

Une dernière approbation accueillit cette dernière condition, et les jeux s'établirent.

Les pirates se disséminèrent dans leurs établissements de prédilection et se mirent à jouer avec fureur.

Chaque pays adopta son jeu de hasard favori.

Quelle diversité dans ces préférences et ces goûts particuliers à chaque nation !

Quelles étrangetés !

Quelles capricieuses manières de tenter la chance, de fixer le sort, de chercher la bonne veine !

Que de combinaisons folles, de tentatives ridicules, de précautions outrées !

Souvent les coups interrompent la partie.

Les couteaux sont tirés, les revolvers sont armés.

Le sang coule.

Un homme tombe ; on l'emporte s'il n'est que blessé ; mort, on le pousse sous une banquette...

Et la partie continue plus acharnée, plus enragée.

Pendant que les pirates jouent beaucoup et se tuent un peu, Grand Seize et Petit Dix-huit causent à voix basse dans le comptoir de leur café.

Ils ne sont pas pirates, ils ne peuvent prendre part à la lutte.

Ils sont commerçants, et s'ils n'ont jamais à entrer dans le partage du butin, ils n'ont pas en revanche à risquer de se faire tuer dans les combats.

Nos deux personnages causaient donc, et ils paraissaient discuter sur un sujet fort intéressant.

—Tu conviendras, disait Grand Seize, que j'ai habilement emmanché l'affaire.

— Il y a au moins dix hommes de tués ou d'éloppés depuis un quart d'heure.

— Mais c'est au moment de jouer la belle qu'il faudra ouvrir l'œil et bon.

—Étendu ! dit Petit Dix-huit.

— On abandonnera les gagnants, et l'on poussera les perdants à terminer la partie en se jetant sur leurs heureux adversaires.

—Juste ! approuva Grand Seize.

— J'espère du reste que nous n'aurons pas de peine à exciter les perdants.

— Nous allons verser dur, et à crédit.

— Après boire, ces canailles se battront comme plâtre.

— Allons, à l'ouvrage !

— Un moment ! fit Petit Dix-huit.

— Et la porte de fer de la grotte du capitaine ?

— Comment la forcer ?

— Farceur ! répliqua Grand Seize en frisant un de ses accroche-cœurs.

— Tiens, voici l'objet !

Il tira une clef de sa poche et la montra à son digne camarade qui répondit avec un joyeux transport :

— Nous les tenons, les colombes !

— Pas encore ! observa prudemment Grand Seize.

— Ça viendra.

— Mais il faut de l'œil et du toupet.

Sur ces mots, les deux associés se séparèrent et se mirent à circuler de groupe en groupe.

Les parties entre gens de même nation étaient terminées depuis longtemps.

On en était à la grande poule décisive.

Comme on peut se l'imaginer, les joueurs étaient entourés.

Jamais amateurs de billard n'avaient eu une galerie aussi nombreuse et surtout de pareille composition.

A chaque coup, c'étaient des cris, des vociférations assourdissantes, des blâmes ou des bravos à faire sauver un sourd.

Enfin la victoire se décida en faveur des deux champions américains.

Cette victoire fut le signal d'un nouvel et immense tumulte.

Au lieu d'acclamer loyalement les vainqueurs, on les huait.

Au lieu de les porter en triomphe, on semblait disposé à les fouler aux pieds.

C'était un indescriptible désordre.

De furieuses vociférations, de violentes clameurs, des cris perçants partaient de tous les côtés à la fois.

Le souterrain était devenu un véritable enfer.

Les pirates ressemblaient à une légion de démons s'agitant dans une infernale orgie.

Cependant, Grand Seize et Petit Dix-huit se démenaient avec plus d'activité que jamais.

Ils venaient à boire à profusion, encourageaient les sentiments d'envie des mécontents, souillaient la discorde par tous les moyens, poussaient à la lutte avec une fiévreuse activité, avec une habileté extraordinaires.

Les pirates s'étaient divisés en deux camps.

Tout à coup, un coup de revolver partit.

Ce fut comme un signal auquel les pirates obéirent sans hésiter.

Les deux partis se précipitèrent avec fureur l'un contre l'autre.

La bataille était sérieusement engagée.

En ce moment, Grand Seize et Petit Dix-huit, partis de deux points différents, se trouvaient réunis à la porte de la chambre de John Huggs.

— Crois-tu que mon coup de pistolet a

réussi ! dit Grand Seize en introduisant sa clef dans la serrure de la porte bardée de fer.

— J'en ai idée, répondit Petit Dix-huit.

— Ils se sont jetés les uns sur les autres comme des bêtes féroces.

— Du reste, ajouta-t-il philosophiquement, c'est toujours comme ça.

— J'ai vu des émeutes à Paris.

— Et bien ! un imbécile laisse partir son fusil par maladresse, tout le monde prend la mouche et la fusillade commence.

— Et voilà la guerre civile qui commence.

Grand Seize n'écoutait guère les réflexions tempestives de son compagnon.

La porte venait de céder.

Il se faufila dans l'entre-baillement.

Petit Dix-huit le suivit.

Puis la porte fut soigneusement refermée.

Les deux gredins traversèrent une sorte de couloir sombre formant antichambre, écartèrent une tapisserie et se trouvèrent dans la chambre.

Blanche d'Eragny et Conception, assises sur un divan de velours rouge fixé contre l'une des parois de la grotte, échangeaient leurs tristes réflexions.

Conception avait revêtu de vêtements appartenant à Pamela, les siens étant trempés et déchirés, on n'avait trouvé pour mademoiselle d'Eragny qu'un costume d'Indienne.

À l'aspect des deux hommes, elles se levèrent vivement.

— Que voulez-vous ? demanda mademoiselle d'Eragny avec fierté.

Grand Seize s'avança de deux pas et recommanda le silence par un geste de la main droite, tandis qu'il caressait un de ses accroche-cœur de la main gauche.

— Calmez-vous, mademoiselle ! dit-il d'un ton galant.

— Nous allons vous expliquer notre présence ici.

— Nous n'avons que d'excellentes intentions, ajouta Petit Dix-huit en s'approchant à son tour.

— Ecoutez-nous, et vous en jugerez.

— Parlez, dit la fille du colonel.

— D'abord, commença Grand Seize, il faut vous dire que le capitaine a disparu depuis six jours.

— Il est certainement mort, ou il a été pris dans quelque combat, ce qui ne vaut guère mieux pour lui.

— Il serait possible ? s'écria Conception avec un mouvement de joie.

— Vous ne nous abusez pas ? dit à son tour mademoiselle d'Eragny.

— Pourquoi mentirions-nous ? fit Petit Dix-huit.

— Du reste, nous ne serions pas ici si le capitaine existait, puisqu'il a donné l'ordre en partant de n'y laisser pénétrer personne que les deux femmes qui vous servent.

Cette raison parut sérieuse aux prisonnières.

Elles firent signe qu'elles écoutaient.

— D'ailleurs, nous n'avons aucun intérêt à vous tromper, continua Petit Dix-huit, bien au contraire : vous allez voir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Conception.

— Voici, ma belle enfant, reprit Grand Seize en se rapprochant de la femme du Cacique et en donnant une courbe plus accentuée à ses accroche-cœur.

— John Huggs mort, les pirates vont nommer un nouveau capitaine qui ne s'accupera pas de vous, si vous consentez à entrer dans mes vues et dans celles de mon camarade.

Les jeunes femmes écoutaient avec une surprise mêlée de crainte et d'espoir.

— Que voulaient ces deux hommes ?

— Quel genre de propositions allaient-ils faire ?

— Nous devons avant tout, dit à son tour Petit Dix-huit, vous faire connaître notre situation exacte.

— Nous ne sommes pas des pirates, nous ne sommes que de simples commerçants.

— John Huggs nous a engagés pour exploiter un café qu'il a monté et agencé, dans une immense caverne qui touche à celle-ci et qui est habitée par la troupe entière des pirates.

— Nous exerçons notre commerce régulièrement et honnêtement.

— On ne peut donc pas dire que nous sommes des bandits.

Mademoiselle d'Eragny et Conception écoutaient ces détails avec un étonnement qui tenait de la stupeur.

— Mais enfin, que voulez-vous ? questionna la fille du colonel avec impatience.

— Nous vous demandons la liberté.

— Pouvez-vous nous la donner ?

— Oui et non, répondit Grand Seize avec un sourire énigmatique.

— Nous avons deux femmes qui nous secondent dans notre commerce.

— Vous les connaissez, ce sont celles qui vous servent depuis cinq jours que vous êtes ici.

— Ces femmes sont...

— C'est-à-dire, reprit Grand Seize, que nous ne sommes pas mariés avec elles.

— Nous sommes liés par un contrat, et ce contrat prend fin demain.

— Nous ne voulons pas le renouveler.

— Que nous importe tout cela ? fit mademoiselle d'Eragny.

— C'est très intéressant pour vous, dit Petit Dix-huit.

— Vous êtes jeunes, jolies, intelligentes, et nous avons eu un bon mouvement.

— Nous avons pensé à vous associer à notre petit commerce et à vous faire part de bénéfices séduisants, vraiment séduisants.

Les deux femmes protestèrent d'un geste et firent entendre des exclamations de dédain.

Un instant ! continua Petit Dix-huit.

— Ne vous figurez pas que ce soit une mauvaise affaire, étant donnée votre situation.

— Ne refusez pas le commencement de liberté que nous pouvons vous offrir.

— On ne meurt pas pour tenir un comptoir, et les pirates ne sont pas de si mauvais diables que l'on veut bien le dire.

— Ils payent bien !

Mademoiselle d'Eragny que l'étonnement stupéfiait, paraissait ne rien comprendre à toutes ces explications.

Conception, elle, sans savoir le sens exact des paroles des deux hommes, devinait à peu près leur portée.

Elle se tenait sur une prudente réserve, craignant d'exciter la colère des misérables et de les pousser à quelque acte de violence.

— Enfin, mes belles chéries, conclut Grand Seize pressé d'en finir, vous remplacerez Pamela et la Rousse que nous allons renvoyer.

— Vous ne serez pas méchantes avec vos petits maris, et vous ferez risette à MM. les pirates quand la fantaisie vous en prendra.

Pour le coup, mademoiselle d'Eragny comprit les projets des deux gredins.

Elle bondit sous l'injure, et elle accompagna d'un geste impérieux et hautain ce seul mot prononcé d'une voix ferme :

— Sortez !

Grand Seize et Petit Dix-huit se mirent à ricaner.

Au lieu d'obéir, ils se rapprochèrent des deux femmes.

— Vous vous croyez donc chez papa ou chez ce bon Tomaho ! dit Petit Dix-huit.

— Comme elle a bien dit : *Sortez !* cette charmante petite demoiselle.

— Pas d'enfantillages ! dit à son tour Grand Seize.

(A suivre.)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

DE LA

CHARITÉ PUBLIQUE

ÉTABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

DE LA

Ville de Mexico,

JEUDI, 6 NOVEMBRE 1890

LE PRIX CAPITAL ÉTANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

APOLINAR CASTILLO, *Interromant.*

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 \$320,000

Prix des billets. Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000.	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000.	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000.	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000.	fait	2,000
3 Prix de \$1,000.	font	3,000
6 Prix de 500.	font	3,000
20 Prix de 200.	font	4,000
100 Prix de 100.	font	10,000
500 Prix de 50.	font	25,000
551 Prix de 20.	font	11,020

PREMIERS PRIX APPROXIMATIFS

150	Prix de \$60, approximatif du prix de \$60,000.	\$9,000
150	Prix de \$50, approximatif du prix de \$20,000.	7,500
150	Prix de \$40, approximatif du prix de \$10,000.	6,000
750	Prix de \$20, décidés par \$60,000.	15,000

2276 se montant à \$178,500

L'on paie tous les prix vendus aux États-Unis en plein argent américain.

Toutes vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, *Money Orders*, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 6 Octobre.
Après-midi et soirée.

LE GRAND DRAME

THE PAYMASTER

Excellente Compagnie, Jolis Costumes et Décors.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

THE TRUE IRISH HEART

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 92^e livraison (20 Sept. 1890).
TEXTE : La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. La Rancune, par Louis Paulhan. Dugongs et Lamantins, par le Dr F. David. L'École de cavalerie, par Robert de Francey. Mennet et Passépiet. En escale, par Mme de Nanteuil. Égare, par Olivier Baccelle.
Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois d'Avril

18,004 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TOUX DE POIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDE EN 1861

Correspondance Littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

La Bibliothèque à 5 Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal